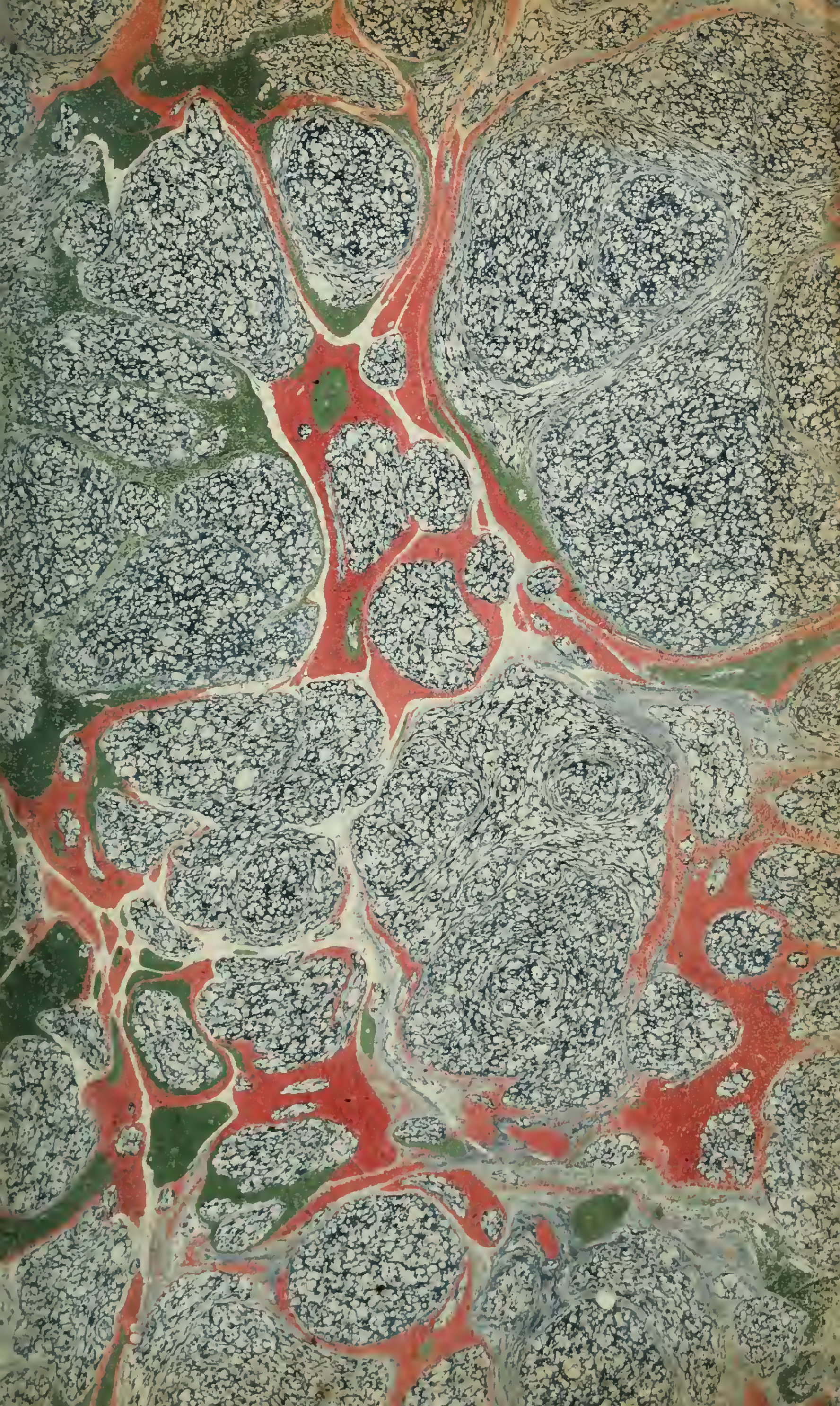






LA

PIERRE DE TOUCHE

—

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE SAINTIN,
RUE SAINT-JACQUES, 38.

[illegible] 4 [illegible] [illegible]

Lenau Ferdinand [illegible]

Gmunden



Cyane Lecoq del.

Voilà de quoi faire un beau repas de Baptême!

LA

PIERRE DE TOUCHE

PAR

Mlle S. Ulliac Trémadeure

LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE
A DÉCERNÉ A CET OUVRAGE
DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DE 1835
LA MÉDAILLE D'HONNEUR

TOME DEUXIÈME.

PARIS
ISIDORE PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS

1835

LA

PIERRE DE TOUCHE.

Seconde Partie.

Dans le sein de l'homme vertueux, je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu!

SÉNÈQUE.

Devoir! mot sublime, tu n'offres rien d'agréable ni de flatteur; tu ne parles que de soumission, et pourtant tu révèles à l'homme sa liberté, sa volonté!

KANT.

CHAPITRE XVII.

Le riche et le pauvre.

> Que le pauvre garde sa dignité ; qu'il cherche dans sa famille, dans ses amis, pauvres comme lui, un appui pour ses enfants, et cet appui, il le trouvera.

Naturellement sérieux et réfléchi, André avait, malgré lui, l'air froid et quelquefois hautain. Il se surveilla, cependant, avec tant d'attention, que les amis de Jacques n'eurent point occasion ni sujet de l'accuser de faire le Monsieur.

Décidé à *paraître* s'amuser, il ne s'ennuya

pas trop en effet, et il se prêta complaisamment à tout ce qu'on voulut, en évitant de suivre l'exemple qu'on lui donnait de boire plus que de raison; et, seul, il était de sang-froid, lorsque commencèrent les parties de quilles et de palet.

Ce fut alors qu'André eut occasion de remarquer, de plus près qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce jour, comment le bon sens, comment tout sentiment de justice, est étouffé par la passion dès que celle-ci parle, et que l'effet immanquable de l'abus des liqueurs spiritueuses est d'exciter n'importe quelle passion. Celle qui dominait en ce moment chez Jacques et ses camarades, c'était la fureur du gain. Ils furent vingt fois au moment de se battre pour la valeur de quelques centimes; les querelles s'apaisaient un instant à table,

pour se ranimer plus vives dès qu'on revenait au jeu, la tête plus échauffée, le sang plus bouillonnant, et encore moins en état, par conséquent, de discerner le mal du bien, le juste de l'injuste.

La nuit arriva enfin, au grand soulagement d'André, qui reprit avec Jacques, et non sans peine, la route de la maison. A la barrière on voulait faire encore une halte; mais il parvint à persuader à son beau-frère de ne point s'arrêter davantage. Tous deux revinrent ensemble en bonne intelligence, grace à la réserve d'André qui ne se permit pas la plus légère observation ni le moindre reproche sur ce dont il avait été témoin, et Jacques, bien persuadé qu'André s'était amusé au moins autant que lui, fut en belle humeur toute la soirée.

— « Nous recommencerons dimanche pro-

chain, et tous les dimanches si tu veux, » disait Jacques. « Tu es un bon garçon, un honnête garçon que j'estime et que j'aime! »

Le jeune homme se détourna involontairement avec dégoût au moment où Jacques voulait l'embrasser; se ravisant aussitôt, il reçut l'*accolade*, serra cordialement la main que sa sœur lui avait tendue, et courut s'enfermer dans son petit réduit.

Mais il ne put travailler cette nuit comme de coutume. Quoiqu'il eut été sobre, il avait cependant cédé *par complaisance* à des instances réitérées; il se sentait la tête lourde, les idées confuses, et tout honteux d'un état si nouveau pour lui, il se disait: « M. Devil a tort de craindre que *par complaisance* je puisse arriver à prendre l'un des défauts les plus révoltants, à mon avis, de l'homme sans

éducation. Non, non, *par complaisance* je ne m'exposerai jamais au danger de me voir transformé en brute. »

Le lendemain, André était pâle, défait.

— « Je ne veux plus que tu ailles avec Jacques, » dit Marguerite à mi-voix.

— « Sois tranquille, je ne veux plus y aller, » répondit André de même.

— « Mon garçon, pense à ce dont nous sommes convenus hier! » murmura Jacques à son oreille; et tous se séparèrent pour se rendre chacun à sa journée.

André pensa toute la semaine, non à ce *dont il était convenu* avec Jacques, mais à ce que Jacques lui avait *demandé*. Il s'agissait de prier M. Devil de vouloir bien nommer l'enfant que Marguerite allait bientôt mettre au monde. Avant de s'expliquer sur ce qu'il vou-

lait, Jacques avait fait donner à André sa parole de n'en rien dire à Marguerite; et lorsqu'André lui avait ensuite représenté que la mère devait au moins être consultée, Jacques s'était écrié : « J'ai ta parole, je me moque du reste!

— Oui, ma parole de garder le secret avec Marguerite, » avait répondu André; « mais non pas ma parole de demander à M. Devil une si grande faveur.

— « Tu la demanderas! Ton vieux savant est riche comme un Crésus; il t'aime; il fera les choses comme il faut, et le petit sera sûr, dès avant que de naître, de faire son chemin dans le monde, avec un parrain comme celui-là!... Écoute, André, je te donne, moi, ma parole que si tu n'en parles pas à M. Devil, j'irai lui en parler...

— « Non, non! » s'était écrié vivement André; ce qui avait beaucoup fait rire Jacques.

Bien des raisons s'étaient offertes à André, dans la semaine, pour le décider à présenter la supplique de Jacques à M. Devil. Sans qu'il s'en rendît compte, quelqu'intérêt personnel entrait dans toutes ces raisons. Le vieux savant l'aimait déja beaucoup; que serait-ce quand il serait devenu le parrain de son jeune frère? Une espèce de lien de famille l'unirait alors à eux tous... A cette pensée, le cœur d'André se gonflait d'une joie pleine d'orgueil; et l'ambition se réveillait; et ses anciens rêves de fortune, de voyage, de réputation, de grandeur revenaient... Il n'en faut pas tant à une imagination de dix-sept ans pour faire bien du chemin et pour bâtir sur le sable des édifices ma-

gnifiques, que le plus léger souffle de vent suffit pour renverser...

Le difficile c'était d'entamer ce sujet. Une pensée vint soudain à André. Jamais, quand il se montrait rêveur, M. Devil ne manquait de lui dire: *Qu'avez-vous, mon enfant?...* Mais à peine André avait-il eu cette pensée, que son visage se couvrit de rougeur; sa pierre de touche avait agi avec tant de promptitude, qu'au même moment une voix sévère s'était fait entendre, et ces mots : *Veux-tu donc jouer la comédie!...* étaient venus serrer son cœur.

Le samedi soir, Jacques lui rappela qu'il fallait parler le lendemain même parce que dans peu de jours peut-être le *filleul* aurait fait son entrée dans la vie, et André partit dans un état de perplexité inexprimable. Jamais encore il n'avait rien demandé à M. Devil;

une *faveur* de cette sorte lui paraissait, pour ainsi dire, devenir de plus en plus grande à chaque pas qu'il faisait vers la maison de son protecteur.

En arrivant, il était si agité, si ému qu'assurément M. Devil lui aurait adressé la question ordinaire, rien qu'en l'apercevant, si André ne s'était hâté de dire, après les premiers compliments :

— « Monsieur, j'ai, s'il vous plaît, à vous parler d'une chose de grande importance!... du moins pour nous...

— « Reprenez haleine! » s'écria M. Devil en riant.

André. Monsieur, voici ce que c'est... Monsieur, voudriez-vous avoir la bonté d'être le parrain de l'enfant que ma sœur Marguerite va mettre au monde?

M. Devil. Moi, nommer un enfant à mon âge! mon cher André, vous n'y pensez pas! ou bien vous ignorez à quoi ce titre de parrain engage.

André. Mais il n'engage à rien, monsieur, que je sache; lorsque surtout... ce n'est pas... Non, monsieur, ce n'est point par intérêt... si vous pouviez penser...

M. Devil. Calmez-vous, jeune homme. Je n'ai aucune *pensée* qui puisse vous chagriner ou vous humilier. De quelle part me demandez-vous ce service?

André. De la part de Jacques, monsieur; ma sœur n'en sait rien. Comme il voulait venir lui-même, j'ai préféré... me charger...

M. Devil. Votre sœur est-elle donc arrivée jusqu'à ce moment sans songer à choisir quelqu'un?

ANDRÉ. Non, monsieur. Elle a pensé à moi, elle me l'a dit; et je l'ai dit aussi à Jacques : mais Jacques n'a fait qu'en rire.

M. DEVIL. Votre sœur montre plus de bon sens que son mari. Lors même que je me chargerais de cet enfant, je ne ferais jamais autant pour lui que vous pouvez faire.

ANDRÉ. Moi, monsieur ! moi qui n'ai rien...

M. DEVIL. Qu'entendez-vous par avoir quelque chose?

ANDRÉ. Mais... avoir de l'argent.

M. DEVIL. Vous devez vous souvenir que déja nous avons parlé de la *valeur* de l'argent qui n'en a point, pour bien dire, par lui-même, puisque la somme qui suffit à donner plus que le nécessaire à l'homme raisonnable, ne donne pas même les premiers besoins de la vie à l'homme vaniteux.

André. Je m'en souviens bien, monsieur. Mais quand on n'en a point, là, point du tout!...

M. Devil. Un moment! Que direz-vous si je vous *prouve* que vous êtes *plus riche que moi!*

André. Ah! par exemple!

M. Devil. Mais d'abord souvenez-vous que *tout est relatif* à nos besoins factices ou vrais! Écoutez-moi avec attention. La fortune que j'ai actuellement se trouve *réduite* à six mille francs de rente; lors de la révolution, en 1793, j'en avais quarante mille.

André. Quarante mille francs de rente!

M. Devil. Otez-en tout d'un coup trente-quatre mille, et vous verrez très promptement de combien de besoins *factices* il a fallu me défaire avant d'arriver à pouvoir *vivre* avec six mille francs de rente. Sur ces six mille

francs de rente, j'en prélève trois mille pour l'éducation de deux de mes petits-fils, dont le père a su trouver moyen de jouer et de perdre la fortune de ma fille et la sienne; enfin j'ai chez moi un neveu qui me sert de copiste, et qui n'est bon qu'à faire ce métier-là. Ajoutez à toutes ces charges, mon âge, mes infirmités, et mettez dans l'autre plateau de la balance votre jeunesse, votre belle santé, votre sobriété, votre ardeur pour le travail, un état fait, et dites-moi lequel est le plus riche de nous deux?

André. Monsieur... c'est toujours vous; car enfin, je n'aurai jamais six mille francs de rente...

M. Devil. Dont il faut, d'une part, soustraire trois mille pour mes petits-fils, d'autre part la moitié de l'autre moitié pour mon ne-

veu, ce qui me laisse tout juste une rente de quinze cents francs; et comme le rang que je tiens dans le monde m'oblige à une certaine représentation, vous comprenez aisément, mon enfant, qu'il faut que mes besoins *réels* soient réduits à bien peu de chose pour qu'avec le produit de quelques ouvrages je puisse parvenir à faire face à tout. Je ne vous dis point cela, jeune homme, pour me *plaindre* ou pour trouver quelque faux-fuyant afin *d'échapper* à ce titre de parrain que vous m'offrez de la part de Jacques; mais je vous le dis pour vous montrer la vérité du vieux proverbe : *Tout ce qui reluit n'est pas or*. La foule des *riches malaisés* est immense; chacun veut, ou croit *devoir* aller bien au-dela de ses moyens, et le pauvre, qui ne juge que sur les apparences, est parfois injuste envers ceux

qu'il envie; ces gens-là mériteraient plutôt la pitié; et il ne mérite en effet que la pitié celui qui veut *paraître* avoir plus qu'il n'a!

« Oui, vous êtes plus riche que moi puisque vous avez de la force, un état, de la jeunesse, du courage; tout cela me manque, et il doit avoir tout cela celui qui *adopte* un enfant. Car, tenir un enfant sur les fonds de baptême, c'est l'adopter; c'est promettre devant Dieu et devant les hommes non seulement de le guider dans la voie chrétienne, mais de remplacer ses parents, si la mort de ses parents le laisse orphelin.

André. Je vous assure, monsieur, que jamais je n'ai regardé comme aussi sérieux que cela le titre de parrain.

M. Devil. Malheureusement bien des gens n'y attachent aucune importance, et de là

vient l'injustice des riches envers les pauvres, des pauvres envers les riches. Les riches ne voient dans un baptême qu'une occasion de fête ; l'enfant qu'ils nomment est pour eux comme s'il n'existait pas : les pauvres, qui demandent aux riches de nommer leur enfant, croient à des liens que plus tard on respectera ; qui donneront des droits, à l'enfant de leurs entrailles, du moins à une protection bienfaisante. La cérémonie finie, le riche court à d'autres plaisirs, et lorsque l'enfant qu'il a nommé vient de temps en temps dans l'année se rappeler à son souvenir, ce n'est plus pour le riche qu'une importunité ; il croit voir dans cette démarche, ce qui s'y trouve trop souvent en effet, grace à l'amour de l'or si généralement répandu, il croit voir un appel à sa générosité ; et sa générosité se lasse vite ; et

persuadé de ne s'être engagé à rien, il se révolte, il crie à l'âpreté; il devient dur, il accuse les parents de n'aimer que l'argent. Les parents de leur côté se plaignent, avec une égale injustice ou avec une égale justice, et le riche trouve une nouvelle occasion de mépriser le pauvre, le pauvre de haïr le riche...

André. Monsieur, je dirai tout cela à Jacques, et ce sera moi qui nommerai mon jeune frère.

M. Devil. Avant de prendre une résolution à ce sujet, examinez-vous bien, jeune homme! Songez que ceci n'est point un jeu. Devenir le parrain d'un enfant, c'est je vous le répète, promettre de lui tenir lieu de père; c'est promettre de l'élever, de lui donner une bonne éducation, un état et d'en faire un homme en un mot! Eh bien! puis-je promettre cela, moi

qui suis au bord de la tombe? Quand je donnerais maintenant de l'or, quand, par mon testament je lèguerais de l'or, qu'aurais-je fait pour cet enfant? Rien autre chose que de l'accoutumer dès le berceau à priser l'or par dessus tout. Plus jeune, je me chargerais de l'élever peut-être; mais qui sait si, par vanité, je ne voudrais point faire de *mon filleul* plus qu'un ouvrier? Et ainsi je l'introduirais dès son enfance dans la classe des riches malaisés que leurs besoins factices placent entre les mains de quiconque peut les satisfaire; qui, incapables d'une noble fierté, se font serviteurs serviles et plats courtisans de quiconque a de l'or!... Vous le voyez, mon enfant, toujours il revient cet amour de l'or; de toute part il s'insinue dans le cœur, et le cœur alors se dessèche, comme se dessèche la terre dans

tous les lieux où son sein recèle des mines d'or.

André. Oh! c'est vrai que les riches ont le cœur sec!

M. Devil. L'avez-vous éprouvé?

André. Non, Monsieur, mais je l'entends dire tous les jours.

M. Devil. Et n'entendez-vous pas dire aussi tous les jours que le pauvre est avide? Rien n'est plus vrai pour les uns et les autres; et ceci restera vrai tant que, parmi les riches et parmi les pauvres, on ne travaillera point à éteindre la soif de l'or. Mais chez les gens riches comme chez les gens pauvres, il y a des hommes; des hommes au cœur généreux, au cœur digne. Ces hommes au cœur généreux vont chercher la misère pour la soulager; ces hommes au cœur digne la supportent avec

courage : les premiers sont exempts d'ambition, les seconds de cupidité; les premiers respectent le pauvre, les seconds n'envient point le riche, et des deux côtés, comme il y a modération, justice, il y a aussi repos de l'ame et bon accord : dans le cas contraire, il y a ambition, cupidité, injustice, souffrance morale et guerre ouverte ou cachée.

« J'ai été malheureux, mon enfant, j'ai connu la misère, et j'ai compris que le pauvre envie quelquefois jusqu'aux miettes qui tombent de la table du riche et que dédaignent même ses chiens. Mais avant de devenir pauvre, j'avais été riche, et dans ce temps là je ne m'étais pas fait la plus légère idée de ce que c'est que la pauvreté; bien plus, je n'y avais jamais songé. Je donnais au mendiant que je rencontrais sur ma route; je donnais au curé

pour ses aumônes; je donnais à ceux qui passaient leur vie à faire de bonnes œuvres, et tout ce que j'éprouvais à la vue de la livrée de la misère, c'était plutôt du dégoût que de la pitié. *Mourir de faim* n'était pas plus significatif pour moi que *mourir de chaud, mourir de rire, mourir de peur.* Ainsi, cependant, la plus part des gens riches passent la vie, jusqu'à ce que ces bouleversements des empires, qui arrivent en dépit des efforts des puissants, viennent leur apprendre ce que c'est que la misère! Ils comprennent alors ce que jamais encore ils n'avaient compris; en s'ouvrant à la pitié pour eux-mêmes, leur cœur s'ouvre à la pitié pour autrui. S'ils sont restés dignes dans le malheur, ils respectent plus tard la dignité unie à la misère. Mais chez d'autres, l'amour de l'or, le besoin des aisan-

ces de la vie l'emportent sur leur fierté... Aussi, lorsqu'à la porte de ces gens-là, redevenus riches, le pauvre vient frapper, il ne trouve que les dédains qu'eux mêmes sont autrefois allés chercher. C'est par leur propre cœur qu'ils jugent; et ce cœur ne connaît que la cupidité.

« Vous le savez; la modération est l'une des vertus les plus difficiles à acquérir et à conserver, et malheureusement aussi elle est une de celles qu'on cultive le moins chez l'homme dès le jeune âge; de ce manque de modération naît surtout ce qui divise le riche et le pauvre. La passion d'*avoir* les domine tous deux. L'un se défend avant même d'être attaqué, l'autre calcule avant de s'humilier...

André. Non, non, monsieur!

M. Devil. Ce mouvement vous fait hon-

neur, André. Vous dites donc avec moi : Que le pauvre garde sa dignité ; qu'il cherche dans sa famille, dans ses amis, pauvres comme lui, un appui pour ses enfants, et cet appui, il le trouvera !

ANDRÉ *vivement*. Oui, monsieur, il le trouvera, et il obligera les riches à reconnaître qu'on peut se passer d'eux !

M. DEVIL. Mon enfant, nous avons tous besoin les uns des autres ; il faut faire en sorte seulement que ce besoin n'aille pas plus loin qu'il ne doit aller ; c'est le seul moyen de vivre en paix avec nous même, et avec ceux que le hasard nous fait rencontrer sur la route. »

CHAPITRE XVIII.

L'intérêt personnel bien entendu, et la vertu.

> Écouter son intérêt personnel plutôt que le devoir, c'est à la fois se rendre méprisable à ses propres yeux, et prendre pour guide un aveugle au lieu d'un clairvoyant.

Ce ne fut pas une petite affaire que de calmer l'*indignation* dont Jacques se sentit saisi en apprenant le refus de M. Devil. Il fallut prendre le parti de le laisser dire tout ce qui lui passa par la tête sur les riches *qui se font pauvres* afin de se dispenser d'être utiles et de donner la plus petite parcelle de leur or.

André, les bras croisés, ne répondait pas un mot; mais il ne pouvait s'empêcher de penser, de réfléchir, et le résultat de ses pensées et de ses réflexions lui était bien amer, car il voyait que Jacques avait *calculé!*... Et lui aussi il avait fait entrer pour quelque chose son intérêt personnel dans le choix du parrain de cet enfant à naître; après avoir rougi pour son beau-frère, André rougissait pour lui-même. S'il n'avait pas connu M. Devil comme il le connaissait, l'espoir trompé aurait donc pu le rendre, envers ce digne et noble vieillard, aussi injuste que l'était Jacques!... André baissait la tête en songeant combien promptement l'homme se laisse égarer sur ce qui est bien, sur ce qui est mal, quand il néglige d'essayer à sa pierre de touche jusqu'à l'action la plus innocente en apparence.

— « Maintenant que tu as fini, » dit Marguerite avec sa douceur habituelle, « je parlerai à mon tour. Tu n'aurais point essuyé *la honte d'un refus*, comme tu dis, si tu avais voulu t'en tenir à ce que je t'ai proposé. Tout comme les autres, tu n'attaches pas grande importance au titre de parrain, et tu veux pourtant en faire un droit à ton enfant, et même à toute la famille, d'obtenir la *protection* et les *bienfaits* de celui que tu choisis! Est-ce là avoir de la raison, du bon sens, de la justice?

— « Laisse-moi tranquille avec tes reproches, » s'écria Jacques, « et prends qui tu voudras! »

En disant ces mots, Jacques se leva et sortit.

— « Puisque je peux prendre qui je vou-

drai, ce sera toi, » dit Marguerite à André; toi et ma pauvre Annette. Mais cela te convient-il? Songe, André, que c'est une chose sérieuse...

André. Et justement aussi, parce que je regarde cela comme une chose sérieuse, je te demande jusqu'à la fin de la semaine pour te dire oui ou non.

Marguerite. Prends tout le temps qu'il te faudra, André. Je suis certaine que si tu acceptes, c'est que tu sentiras en toi tout ce qu'il faut pour remplir ton devoir à l'égard de ce pauvre enfant; si tu refuses, je ne t'en estimerai pas moins, et j'espère vivre assez longtemps pour bien faire comprendre à ma fille ce qu'impose le titre de marraine; car elle tiendra son frère sur les fonds de baptême, quoi qu'il arrive. Elle va bientôt avoir dix ans.

L'année prochaine elle fera sa première communion, et puis elle entrera en apprentissage. »

André se taisait. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un peu de dépit du refus de M. Devil, que cependant il trouvait parfaitement raisonnable, et il ne voulait point s'engager, dans les dispositions à l'humeur où il se sentait ; c'était une assez belle victoire remportée sur lui-même, que cette retenue.

Marguerite, comme si elle avait deviné ce qui se passait en lui, dit d'un ton plein d'affection : « Écoute, André ; ce qui vient d'arriver ne me fait pas du tout de chagrin. M. Devil t'a dit, bien mieux que je ne l'aurais pu dire, moi, à quoi l'on s'engage en nommant un enfant, et celui que je porte pourra bien devenir tout-à-fait le tien !

ANDRÉ. Allons, voilà tes humeurs noires qui vont te reprendre !

MARGUERITE. Mes humeurs noires, comme tu dis, ne me reprennent pas plus qu'elles ne me quittent ; c'est tout bonnement de la prévoyance ; et puisque Annette n'est pas encore de retour, laisse-moi te parler à cœur ouvert.

« Tu es homme par le caractère ; j'entends par là que tu as de la fermeté ; ainsi je peux bien te dire que je crois ne pas mourir vieille. Mes jours sont peut-être comptés. Je ne veux pas t'affliger en te montrant tout ce que je pense là-dessus, ni offenser Dieu en cherchant à pénétrer les secrets que sa bonté nous cache ; mais il faut que tu saches qu'une femme ne devient pas mère sans danger pour sa vie, surtout quand elle est dans l'état où le chagrin m'a mise.

Quoi que ce soit qui m'attende, j'espère que j'aurai de la résignation; mais toi, André, il faut que tu me fasses une promesse!

— «Laquelle?» demanda André. Il affectait une tranquillité que démentait l'altération de sa voix.

Marguerite. C'est, si je succombe, de me remplacer auprès d'Annette, autant qu'il dépendra de toi.

André. Allons donc! avec les idées que tu te fais, il y a de quoi se rendre malade!

Marguerite. Tout au contraire, André. Le moyen de ne pas se tourmenter d'une chose, c'est de bien voir ce qu'il y aurait à faire si cette chose arrivait, de suivre de son mieux les conseils de la prudence humaine, et de s'abandonner pour le reste à la volonté de Dieu.

André. Eh bien! parle; j'écoute.

Marguerite. Jacques est brusque, mais il n'est pas méchant. Si je viens à mourir, il s'attachera d'autant plus à sa fille que la petite sait déjà comment s'y prendre pour le mettre en bonne humeur, et comme je lui ferai faute, elle arrivera bien vite à le dominer à sa volonté; c'est ce qu'il ne faut pas; ce serait leur malheur à tous les deux. Jacques gâterait sa fille; Annette en abuserait; Jacques se fâcherait, et le malheur du père et de l'enfant irait en augmentant d'années en années, soit que Jacques reste veuf, soit qu'il se remarie.

André. Si tu continues à me conter toutes ces extravagances, je m'en vais!

Marguerite. Je t'en prie, André, écoute-moi jusqu'au bout, tu t'en iras après. Ne t'imagine pas au moins que je me fasse des chagrins

tout exprès et que j'aie de la tristesse dans l'ame ! On est paisible, vois-tu, lorsqu'on croit en Dieu, lorsqu'on se repose en lui, et lorsqu'on a rempli ce qui est un devoir, pour une mère surtout ; car une mère *doit* penser d'avance à ce qui importe à l'avenir de son enfant.

« En bien des choses je manquerai aussi à ma pauvre Annette, et j'éprouverais quelqu'inquiétude à te la confier, si M. Devil ne t'avait pas éclairé sur les inconvénients du savoir quand il ne sert pas à nous rendre plus sages et meilleurs. Mais je suis sûre que maintenant, tu pousseras Annette plutôt sous le rapport de l'éducation que sous celui de l'instruction....

André. Il ne faut pas pourtant qu'Annette reste ignorante !

Marguerite. L'ouvrier étant aujourd'hui

plus éclairé qu'il ne l'était il y a vingt ans, il faut sans doute que sa femme soit aussi plus instruite ; mais toujours avec mesure : car, vois-tu André, Dieu fait bien ce qu'il fait, et si quelques femmes se distinguent comme les hommes, il n'en est pas moins vrai que notre vie, à nous, c'est la vie intérieure. Nous en détourner par le savoir, est presqu'aussi dangereux que de nous en détourner par la vanité; c'est donc notre moral qu'il faut développer avec encore plus de soin que l'intelligence. D'ailleurs, agir ainsi, c'est agir dans votre propre intérêt, puisque c'est de nous que vous recevez ces principes qui se gravent dans le cœur dès l'âge le plus tendre et que le savoir doit plus tard fortifier et non pas détruire. Promets-moi donc de faire dès à présent, et à toujours, pour Annette, ce que M. Devil fait

pour toi, c'est-à-dire d'employer le savoir que déjà tu lui donnes, à développer sa conscience et à éclairer son sens moral !

André. Je te le promets !

Marguerite. Il y a encore une chose bien importante dont je dois te parler, c'est la religion. Je ne m'oppose point à ce que tu cherches à empêcher Annette de devenir bigote ou superstitieuse ; de tout cela il ne sort rien de bon. Sous prétexte d'accomplir des devoirs de piété exagérés, on néglige tous ses autres devoirs ; on est à l'église quand il faudrait être à la maison ; on se croise les bras le dimanche quand son mari, ses enfants, n'ont pas de quoi changer, et oubliant ce précepte de l'Évangile : *Le sabbat a été fait pour l'homme et non point l'homme pour le sabbat,* et cette autre parole : *Qui travaille prie,* on précipite les siens et soi

dans la misère, sous le prétexte de faire son salut !

« L'égoïsme, la paresse, ne ressortent pas plus des préceptes de l'Évangile que n'en ressortent la cupidité, l'ambition, et pourtant bien des gens ne savent y trouver que cela ; et ces gens-là font prendre en haine jusqu'aux apparences d'une religion qui est tout amour du prochain, tout abnégation de soi-même ; et pour toute boussole dans ce monde que donne-t-on ? l'intérêt personnel bien entendu !... André, il y a une chose bien certaine ; c'est que, dès ce monde, l'homme récolte ce qu'il sème. Ainsi, celui qui fait mal, mal lui arrive ; celui qui fait bien, bien lui arrive : mais ne point faire mal pour qu'il ne nous arrive pas de mal, mais faire bien pour que bien nous arrive, est-ce

que cela suffit au cœur de l'honnête homme, dis?

André. Non, non! Je l'ai déjà éprouvé dans l'affaire de M. Duverger, et j'ai senti plus de joie dans mon cœur d'avoir fait mon devoir, que de la bonté de M. Devil de devenir mon professeur; quoique pourtant cette bonté-là me soit si douce.

Marguerite. Elle te serait moins douce si ta conscience ne te disait pas que tu la mérites, et que ce que fait M. Devil, il le fait par *estime* pour toi. Tu trouveras bien des circonstances dans la vie, André, où ton intérêt personnel *bien entendu* te défendra de faire ce que le devoir t'ordonnera...

André. Oh! je n'hésiterai pas à faire ce que m'ordonnera le devoir!

Marguerite. Je l'espère, André, et j'espère

aussi que tu développeras dans ta nièce ce sentiment du devoir, qui est celui de la vertu. Les femmes auxquelles il manque, ne sont pas moins malheureuses que les hommes, et les dangers qui en résultent pour elles, plus multipliés encore, ne sont pas moins grands.

« Si j'étais moins ignorante, je te parlerais d'une chose que tu as sans doute mieux remarquée que moi, toi qui as déja lu tant de livres, et qui lis tous les jours les journaux; c'est que partout où il y a du calcul, il n'y a point de grandeur, même dans le crime.

André. C'est vrai, pourtant! et tu m'expliques, sans t'en douter, quelque chose que j'ai éprouvé et dont j'étais bien étonné; c'est l'admiration que j'ai sentie souvent malgré moi pour de grands criminels, qui avaient sacrifié tous leurs intérêts pour arriver à un but

qui devait les conduire à mourir sur l'échafaud. Il y avait là-dedans une force d'ame, un courage, une grandeur, dont j'étais tout saisi !

Marguerite. Tandis qu'au contraire on n'éprouve que du dégoût, n'est-ce pas, pour ces gens qui sont tout aussi criminels, mais qui savent, comme on dit, *ménager la chèvre et le choux ?*

André. Oui, certes !

Marguerite. Eh! bien, André, ces gens-là ne sont-ils pas aussi méprisables lorsqu'ils font de la vertu, qu'ils le sont quand ils font du crime, c'est-à-dire en prenant garde de compromettre leur vie ou leur fortune ?

André. Sans doute, qu'ils le sont.

Marguerite. Sais-tu ce que je vois là-dedans ?

André. Quoi donc ?

Marguerite. C'est que l'intérêt personnel bien entendu, ce n'est pas de la vertu ; c'est que lorsqu'on s'en va calculant toutes ses actions, on en fera de honteuses si l'on croit de son intérêt bien entendu de faire ce qui est honteux; et l'on se trompera, parce que, tôt ou tard, je te le répète, mal arrive, soit d'une façon, soit d'une autre, à celui qui a mal fait...

André. Et quand même il ne lui arriverait point mal, est-ce qu'il pourrait vivre tranquille? Est-ce que sa conscience se tairait toujours? Est-ce qu'il ne serait pas dans la crainte de voir sa faute découverte? Je sais cela, Marguerite, vois-tu, parce que, lorsque j'allais à l'école, il m'est arrivé, pas souvent, mais enfin il m'est arrivé d'obtenir par quelque petite ruse des éloges que je sentais bien n'avoir

pas mérités ; et il fallait, pour que je pusse dormir tranquille, que, quelques jours après, j'allasse dire tout au maître, au risque d'être puni ou du moins grondé.

MARGUERITE. Tu vois donc bien, André, que la vertu, c'est autre chose que l'intérêt personnel bien entendu ; et c'est ce que je veux que tu fasses comprendre et sentir à Annette. Écouter son intérêt, plutôt que le devoir, c'est à la fois se rendre méprisable à ses propres yeux, et prendre pour guide un aveugle au lieu d'un clairvoyant. Je ne dis pas qu'il ne faille jamais rien calculer dans la vie, ceci ne serait que de l'extravagance ; mais si l'on se trouve dans une circonstance difficile, une de ces circonstances par exemple où l'on est placé entre le devoir et l'intérêt, je dis qu'il faut sacrifier l'intérêt ; et toi André?

André. Et moi aussi.

Marguerite. Pour en revenir à ce que je te disais au sujet d'Annette, promets-moi, soit que je vive, soit que je meure, de ne point en croire la vanité qui te pousserait peut-être à vouloir faire de ta nièce une *savante*, puisque tu le peux; de faire servir seulement ce que tu lui enseignes à fortifier son ame, à éclairer sa raison, et enfin de te refuser à la fantaisie, que te soufflera, j'en ai peur, l'orgueil, d'entrer avec elle dans des explications qui ne pourraient que la conduire, faute d'assez de lumières, au doute et à l'incrédulité... Tu hésites!

André. c'est que vois-tu, Marguerite, il y a des choses...

Marguerite. Je ne veux pas avoir de querelle avec toi sur ces choses-là. Des gens, cent

fois plus instruits que nous deux, ont trouvé des raisons également bonnes pour et contre; et d'autres gens encore plus habiles, se sont soumis à ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre, parce que sans doute ils ont reconnu que l'Évangile est au moins ce que te disait dernièrement M. Devil, le code *écrit* des lois de la morale universelle.

ANDRÉ. Eh bien! je te le promets! Et je te promets aussi de faire en sorte qu'Annette conserve un cœur pur, afin qu'elle ne puise rien que de pur, là où les gens corrompus ne puisent que corruption.

MARGUERITE. Tu vois bien, André, qu'il y a de la raison et de la prévoyance plutôt que des *humeurs noires*, dans ce que je dis. Maintenant j'ai le cœur plus à l'aise et je me sens tout-à-fait résignée à la volonté de Dieu.

« C'est que la femme, toute faible qu'elle puisse paraître, André, est forte pourtant! Vous autres hommes, qui ne prisez que ce qui exige de grands efforts, vous ne faites pas attention que nous avons à porter un fardeau bien plus pesant! Et ce fardeau-là, il est de tous les jours, de toutes les minutes, et les distractions prises au dehors ne viennent pas pour nous, comme pour vous, l'alléger par instant! Encore un avantage que vous avez et qui nous manque, c'est l'estime des honnêtes gens. Vous l'obtenez quand vous vous conduisez bien; tandis que, pour la pauvre femme, l'injustice d'un mari est trop souvent le seul salaire qui paie l'accomplissement des plus pénibles devoirs; et c'est encore un devoir pour elle de cacher cette injustice; de se laisser accuser par le monde, que trompent les apparences, plutôt

que de compromettre la réputation du père de ses enfants! Vas, André, si l'on n'avait pas pour soi la confiance en Dieu, qui sait tout, qui voit tout, et le témoignage de sa conscience, on ne se résignerait point patiemment à ployer la tête, et à se taire! »

En silence, André embrassa tendrement sa sœur.

CHAPITRE XIX.

L'Ordre, l'Economie et la Persévérance.

Grace à la persévérance, l'ordre et l'économie deviennent entre nos mains des moyens d'accomplissement pour une bienfaisance ardente autant qu'éclairée.

Un matin, André se leva le cœur oppressé de tristesse. Il avait entendu, pendant la nuit, sa sœur se plaindre, gémir, et des idées de mort étaient venues agiter son sommeil.

A la vue de la pâleur qui couvrait les joues de Marguerite, il se sentit frappé des plus sombres pressentiments, et il insista pour qu'elle

n'allât point à sa journée et pour qu'elle gardât Annette auprès d'elle.

Jacques ricanait et se préparait à partir.

— « Grimace de femme! » murmura-t-il en descendant avec André. « Quand tu auras été marié seulement un an, tu ne feras plus attention à cela. »

Le jeune apprenti ne répondit pas; mais il ne put s'empêcher de faire des réflexions sérieuses sur le partage des femmes ici-bas, et sur l'injustice de l'homme qui abuse du droit du plus fort pour ajouter, par sa tyrannie, par son indifférence ou par ses dédains, aux souffrances qui trop souvent leur font de la vie un si rude fardeau.

Vers midi, cédant à son inquiétude, André s'échappa de l'imprimerie et accourut en toute hâte à la maison.

— « Tu n'as pas rencontré M. Devil? » demanda Marguerite qui travaillait auprès de la fenêtre avec Annette.

— « Monsieur Devil! » répéta André stupéfait.

ANNETTE. Il vient de s'en aller tout à l'heure. Je l'ai reconduit jusqu'à la porte de l'allée, et il m'a promis des dragées, un bouquet, des gants en fil d'Écosse, pour le jour du baptême.

ANDRÉ. Monsieur Devil est venu ici! Et pourquoi faire?

— « Pour me voir, » répondit Marguerite avec un sourire. « Il t'aime bien, André, et de plus il *t'estime.* »

ANDRÉ. Il est donc venu tout exprès pour te voir?

MARGUERITE. Tout exprès te dis-je, après avoir envoyé sa vieille gouvernante s'informer

à quelle heure on me trouvait à la maison. Quand il a su que j'y serais toute la journée, il est venu à l'instant. »

André pouvait à peine en croire ses oreilles; et dans une espèce d'extase, il écoutait Marguerite, Annette, lui racontant la visite du bon vieillard, son air amical et doux, ses questions qui montraient pour eux tous une bienveillance sincère.

— « Et tu ne sais pas! » s'écria Annette. « Il est allé dans ta chambre écrire une lettre! oui, sur ta table, avec ta plume, celle dont tu te sers tous les jours; et il a regardé tes papiers, tes livres, enfin tout! »

André courut aussitôt à sa chambre, et elle lui parut embellie. Il était heureux, heureux au-delà de toute expression. Son professeur, celui que tout bas il osait appeler son ami,

s'était assis là, sur cette vieille chaise, devant cette table vermoulue, et n'avait pas dédaigné d'écrire quelques lignes... Soudain les yeux perçants du jeune homme aperçoivent un petit paquet qui soulève les papiers épars, et une vive rougeur couvre ses joues, car il devine; et ce qu'il éprouve ce n'est plus de la joie, c'est presque de la honte.

Annette se glisse près de la table, prend le petit paquet et le présente à son oncle en disant : « J'ai vu M. Devil mettre cela sur ta table, en cachette... »

André le lui enlève brusquement, et descend l'escalier en courant. Ainsi, cette lettre à écrire, ce n'était qu'un prétexte! M. Devil n'est pas venu pour *voir* Marguerite; il est venu pour apporter de l'argent!... *en dédommagement* sans doute de son refus d'être parrain!... A

peine cette pensée s'est-elle présentée à l'esprit d'André qu'il en rougit; d'autres, plus dignes du bon vieillard auquel il devait tant, rendirent le calme à son cœur agité.

Le reste de la journée se passa dans des hésitations qui n'avaient pas encore amené de résultat, lorsqu'André rentra pour souper.

Jacques était déja de retour; déja il savait la visite faite par M. Devil. D'abord il s'en était montré charmé; mais comme Marguerite avait terminé son récit sans lui rien dire de ce à quoi il s'attendait, sa figure changeait à vue d'œil, et l'arrivée d'André hâta l'explosion.

— « Le vieux ladre! » dit Jacques.

— « De qui parles-tu? » demanda André d'un ton sec.

— « De *ton protecteur!* » répondit Jacques avec un sourire ironique. « Si encore il se

contentait de refuser le titre de parrain sans venir ici jouer la comédie... »

André jette sur la table le petit paquet, qu'il n'avait pas même ouvert ; l'enveloppe se déchire par le choc, et les yeux de Jacques brillent à la vue de cinq pièces d'or qui roulaient de côté et d'autre entre les assiettes.

— « L'honnête homme ! » s'écrie Jacques avec le ricanement qui lui était habituel et qui mettait toujours André de mauvaise humeur. « Ceci, c'est le bouquet ! Voilà de quoi faire un beau repas de baptême ! »

André prit une lumière et disparut. Oh ! comme il avait le cœur gros en voyant se vérifier ce que M. Devil lui avait dit peu de jours auparavant au sujet des riches et des pauvres et de la cupidité commune aux uns comme aux autres ! Comme surtout il appuyait avec

amertume sur le mépris auquel s'expose, et que mérite le pauvre, auquel l'appât d'un peu d'or fait oublier sa dignité d'homme! d'homme libre! car il est libre celui dont les désirs, pas plus que les besoins, ne vont point au-delà de ce qu'il possède.

Marguerite voulut en vain, le lendemain, persuader à André qu'il devait disposer seul de cet or offert pour les *frais du baptême*, ainsi qu'il était écrit sur l'enveloppe, de la main même de M. Devil; le jeune homme déclara qu'il n'en voulait point entendre parler.

— « Ce n'est pas à moi, » disait-il avec fierté, « que M. Devil l'a donné; il sait bien que je n'en fais point de cas : mais il a pensé que tout le monde ne comprendrait pas ici la cause de son refus...

— « Tu deviens injuste à ton tour! » s'écria

Marguerite. « Moi, j'ai meilleure opinion que toi de M. Devil; et je le crois de trop de bon sens, pour donner, surtout n'étant pas riche, une somme comme celle-là, uniquement pour que nous ne puissions croire qu'il a refusé, par avarice, de nous accorder une bien grande faveur. »

André étonné regarda sa sœur.

— « Ce que tu supposes, » poursuivit-elle, « serait d'un orgueilleux, et non pas d'un homme charitable qui sait que pour l'ouvrier un moment comme celui-ci entraîne, avec des dépenses indispensables, une foule de dépenses inutiles. Tu es un peu prompt dans tes jugements, André! C'est un tort quand on ne connaît pas les gens, et c'est une faute bien grande lorsqu'on les connaît sous de bons rapports. Moi, vois-tu, je n'ai pas de confiance

ni dans celui qui va se défiant de tout le monde, ni dans celui qui est toujours soupçonnant le mal plutôt que le bien, et accusant les autres de ce qu'il prétend n'être pas capable de faire. »

André baissa la tête sans répondre.

— « Celui-là, André, » ajouta Marguerite, « fait dire à quiconque l'entend, qu'*il mesure chacun à son aune.* »

Il fallut à André tout le reste de la semaine pour parvenir à vaincre la répugnance qu'il éprouvait à donner son avis sur l'emploi de cet argent, destiné sans aucun doute à *son filleul.* Le samedi soir seulement on convint, de bon accord, de le placer à la Caisse d'Épargne, de ne point se permettre de folies et de ne faire que les dépenses inévitables pour la cérémonie du baptême. Jacques n'était pas trop de cet avis-là; mais enfin Marguerite l'emporta, et il

sortit en murmurant entre ses dents : « Ce jour-là pourtant ne se passera pas comme les autres ! »

— « Tu peux aller jouer chez la voisine, » dit Marguerite à sa fille. « Écoute André, ajouta-t-elle lorsqu'elle se trouva seule avec lui, il faut que je te dise une chose, pour le cas où il m'arriverait malheur. Tu auras dix-huit ans dans six mois d'ici ; depuis que tu es au monde, sais-tu ce qu'a fait pour toi notre pauvre aïeule et ce que j'ai continué de faire ? Nous avons mis à ton intention, dans une tontine, trois sous par semaine, ce qui fait sept francs et quelque chose par an, et aujourd'hui tu possèdes une somme de près de cent cinquante francs placée en ton nom à la Caisse d'Épargne.

— « Comment, » dit André dont la figure

s'épanouit malgré lui, « j'ai, à moi, cent cinquante francs ?

MARGUERITE. Et même bien près de deux cents francs parce que, depuis que tu gagnes quelque chose de fixe à l'imprimerie, je glisse plus souvent une pièce blanche dans la tontine. Tiens, voici ton livret. Garde-le soigneusement. Tu ne peux rien retirer sans le consentement de Jacques, qui te tient lieu de père ; mais tu peux augmenter la somme en continuant comme j'ai fait et en y ajoutant le produit de tes économies ; c'est un commencement pour le cas où ne voulant pas devenir soldat, tu serais obligé d'acheter un remplaçant.

ANDRÉ. Je ne me serais jamais imaginé que trois sous par semaine pouvaient produire autant d'argent !

MARGUERITE. Ce que j'ai fait pour toi, je l'ai fait pour mes autres enfants; Annette a hérité de la petite somme, bien petite, que chacun d'eux possédait quand il est mort; depuis, j'ai continué seulement les trois sous par semaine, sans pouvoir faire plus, car nous avons éprouvé tant de malheurs! Eh puis, d'ailleurs, son père place aussi, lui, et c'est seulement sur mes économies à moi, c'est-à-dire sur ce que je peux mettre de côté, en dépensant le moins possible pour mes vêtements, que je parviens à faire quelques épargnes pour toi et pour ma fille; le reste appartient à la communauté.

ANDRÉ. Je me charge d'Annette et de mon filleul; ce sera moi qui placerai pour eux à la Caisse d'Épargne.

MARGUERITE. André, qui trop embrasse mal étreint, en quoi que ce soit, entends-tu!...

Laisse-moi donc te dire ! Il faut n'avoir ni ordre, ni économie pour ne pas pouvoir mettre de côté trois sous à la fin de la semaine, quand même on ne gagnerait que vingt sous par jour ; mais si, tout de suite, tu augmentes la somme des deux tiers, ce qui était possible devient impossible, et alors on laisse tout là.

André. Puisque je viens bien à bout de payer toutes mes souscriptions à tant de feuilles à deux sous qui paraissent chaque semaine, et que je n'ai pas seulement le temps de regarder, je ne vois pas pourquoi, en cessant quelques unes de mes souscriptions, je ne trouverais pas moyen de faire une chose si utile, si importante... Car enfin, je n'aime pas l'argent, c'est vrai ; mais je suis pourtant bien content d'avoir à moi deux cents francs ! Tu as dit deux cents francs, n'est-ce pas ?... C'est un

commencement si je veux entreprendre quelque chose... Que tu as donc eu là une bonne idée!... Et Annette, quand elle aura dix-sept ans, elle sera bien contente aussi!... Et mon filleul!... Mais lui, avant même que de naître, il est plus riche que nous ne l'étions, elle et moi. »

Le retour d'Annette, puis de Jacques empêcha André de demander à sa sœur comment elle avait pu faire pour remplir constamment les engagements pris avec elle-même dans les temps bien malheureux dont il avait conservé quelque souvenir ; et toute la nuit, malgré lui, il fut préoccupé dans ses rêves et pendant des intervalles d'insomnie assez longs, de la pensée que déjà *il possédait deux cents francs !*

Le lendemain matin, levé au petit jour, il se mit à examiner son livret, presque rempli

par la désignation d'un si grand nombre de petites sommes, dont la réunion en formait une déja *considérable;* et il partit pour se rendre chez M. Devil, beaucoup moins *honteux* du cadeau qu'il en avait reçu, depuis qu'il savait être *riche* aussi, lui.

Un peu à la hâte et d'une manière assez gauche, André remercia M. Devil au nom de *son filleul* et se hâta d'ajouter que grace à sa sœur, il était *riche;* et il raconta ce que Marguerite avait eu la constance de faire, sans y manquer une seule fois, depuis qu'il était au monde.

— « C'est une femme remarquable que votre sœur, » dit M. Devil. « L'entretion que j'ai eu avec elle m'a donné la plus haute idée de la justesse de son esprit et de la beauté de son ame. Toujours prête à se sacrifier elle-

même, elle obéit avec la plus scrupuleuse exactitude à la loi sévère du devoir et elle prouve que, grace à la persévérance, l'ordre et l'économie deviennent entre nos mains des moyens d'accomplissement pour une bienfaisance ardente autant qu'éclairée.

ANDRÉ. Et moi qui tant de fois l'ai accusée d'être avare ! Monsieur, l'avarice et l'économie, ce n'est donc pas la même chose ?

M. DEVIL. Savez-vous ce que fait un avare?

ANDRÉ. Oh! oui, monsieur; il amasse, il amasse, en se privant de tout et sans profit pour personne.

M. DEVIL. Votre sœur fait-elle ainsi?

ANDRÉ. Mais, non, monsieur, vous le voyez bien, puisque ce n'est pas pour elle qu'elle amasse.

M. DEVIL. Ainsi donc elle est économe et

non point avare. Mais si, avec de l'économie, elle n'avait pas d'ordre, elle aurait beau économiser d'un côté, le désordre emporterait tout de l'autre, et en s'imposant des privations elle n'arriverait qu'à faire régner autour d'elle la misère. C'est l'histoire de beaucoup de familles ; on économise sur les besoins de tous les jours, et le défaut d'ordre fait qu'au bout de l'année on est aussi embarrassé qu'au commencement.

« Avoir de l'ordre, mon cher André, est une chose aussi importante pour l'homme que pour la femme, et l'on doit en avoir jusque dans les bagatelles. Un homme qui a de l'ordre, sait combien il gagne par année et combien il dépense ; il examine quelles sont les choses dont il peut se passer, celles sur lesquelles il peut se réduire; ceci c'est de l'éco-

nomie, et il ne la pousse pas jusqu'à la lésinerie, parceque ce qui est exagéré n'est jamais durable. La balance une fois établie entre le revenu et la dépense, il faut la maintenir; il faut faire en sorte que les fantaisies des autres, pas plus que les siennes propres, ne viennent remplacer par le désordre l'ordre qu'on a mis dans ses affaires autant que dans l'emploi de ses heures de loisir : car le temps, vous le savez, compose la plus grande partie de la fortune de ceux qui travaillent; et le perdre, faute d'ordre dans ses occupations, diminue d'autant le fonds où puise l'homme laborieux.

André. Monsieur, c'est vrai; mais j'ai eu de la peine à me le persuader, et bien des fois il m'est arrivé de rester les bras croisés à me manger dans ma mauvaise humeur pendant

une demi-heure, parce que je n'avais que cette demi-heure-là pour étudier. Je me disais : *Ce n'est pas la peine!* Et je m'impatientais, et je m'ennuyais de moi-même, et je me trouvais si malheureux!

M. Devil. Je parie que vous en avez fait souvent autant pour des économies de quelques centimes? Vous dédaigniez de les épargner, ces misérables centimes, et vous disiez aussi : *Ce n'est pas la peine!*

André. Assurément, monsieur!

M. Devil. Voyez pourtant ce que les quinze centimes, réservés régulièrement chaque semaine depuis le jour de votre naissance, ont produit!

André. Mais, monsieur, Marguerite y a ajouté de temps en temps des pièces blanches, sans quoi...

M. Devil. Sans quoi vous n'auriez aujourd'hui que 125 francs à peu près, au lieu de deux cents. Ce que je remarque surtout c'est la persévérance de votre sœur à maintenir, pendant plus de dix-sept ans, l'ordre par elle établi; à se contenter d'apporter un grain de sable, pour ainsi dire, mais sans manquer jamais de l'apporter, sans dédaigner jamais de faire cette *mince* économie, qui était, pour ainsi dire, comme la pierre angulaire du modeste édifice qu'elle voulait élever. Ceci vous prouve, mon enfant, ce qu'a prouvé depuis long-temps l'effet de la goutte d'eau tombant tous les jours sur la pierre la plus dure, la creusant et finissant par la percer à la longue. Changez plusieurs fois la direction de cette goutte d'eau, vous n'obtiendrez rien; vous annullerez entièrement cet effet immanquable

d'une *force* bien *faible* et qui ne peut beaucoup, que parce que son action constante et régulière frappe toujours sur le même point.

André. Il est bien certain que si l'on mettait bout à bout toutes les demi-heures qu'on à perdues, et si l'on réunissait tous les centimes qu'on à laissés couler de sa poche sans y penser , on trouverait qu'on aurait eu le temps de faire bien des choses qu'on n'a point faites et qu'on aurait pu amasser la somme qui fait faute.

M. Devil. Qu'a-t-il manqué pour arriver là?

André. De l'ordre, de l'économie et de la persévérance. Mais, monsieur, ces vertus-là ne sont bonnes que pour soi?

M. Devil. Comment cela ?.... Est-ce donc pour elle que votre sœur a travaillé ?

André. Non, c'est pour moi... et pour ses en-

fants. Mais, monsieur, il y a des cas, lorsque par exemple il s'agit de rendre service, où il ne faut calculer ni le temps, ni la dépense !

M. Devil. Dans ces cas-là, mon enfant, l'homme qui *calcule* ne fera que juste ce qu'il ne pourra se dispenser de faire. Croyez-vous que cela suffise ?

André. Certainement non, et mille fois non !

M. Devil. Mais si l'homme généreux qui ne calcule rien pour rendre service, a en même temps de l'ordre, de l'économie, de la persévérance, le service qu'il rendra ne se bornera pas au sacrifice de son temps et du peu qu'il possède ; il voudra encore que sa bienfaisance porte des fruits durables ; et l'ordre, l'économie, la persévérance lui fourniront la possibilité d'être plus constamment utile : tandis

que l'homme généreux, mais désordonné et sans suite dans les idées, qui ne peut découvrir pour lui-même les moyens de ne pas vivre constamment dans la gêne, et de sortir des embarras où le précipitent et le manque d'économie et le défaut de persévérance, se ruinera en prêtant un secours passager.

ANDRÉ. Je tâcherai de faire comme fait Marguerite.

M. DEVIL. Je vous en applaudirai, mon enfant. Lorsque l'esprit est dégagé, par l'ordre établi dans la distribution de son temps et de ses revenus, de toute inquiétude journalière, nos forces intellectuelles et morales augmentent; rien ne contrarie notre marche, et si, sur la route, nous rencontrons des obstacles imprévus, nous les surmontons paisiblement, grace à l'habitude prise de persévérer dans ce que

nous avons entrepris : tous nos efforts se réunissent alors vers le même but et nous parvenons à l'atteindre. »

CHAPITRE XX.

L'Egoïsme.

Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber !

Les tristes prévisions de Marguerite ne s'accomplirent pas, et la naissance d'un beau garçon, auquel on donna le nom de Xavier parce que ce nom était celui de M. Devil, vint apporter de grands changements dans le modeste ménage. Marguerite, nourrice, ne pouvait plus aller en journée; elle parvint à faire entendre raison à Jacques. Au lieu de se per-

mettre, pour le baptême, que la bonté de M. Devil avait su rendre presque *splendide*, des dépenses inutiles, Jacques employa la somme économisée en cette circonstance, à procurer à sa femme ce qu'elle désirait ardemment, une presse de brocheuse, et ainsi fut commencé, bien en petit, l'*établissement* que Jacques s'était toujours obstiné à ne vouloir fonder qu'en grand, au risque de compromettre le présent et l'avenir; car ce n'est pas assez que de s'établir de quelque manière que ce puisse être, si d'abord on ne s'est assuré les moyens de ne point manquer de travail ou d'écoulement pour ses produits. Marguerite était certaine d'avoir assez de besogne pour occuper sa fille et elle dans les intervalles que leur laisseraient les soins à donner à un enfant au berceau, et, pleine de courage et de cons-

tance dans ce qu'elle entreprenait, elle répétait sans cesse à Jacques qu'avec le temps, c'est un bien bel arbre qui sort d'une toute petite graine.

André aussi, tout en croyant à la raison de sa sœur, l'avait tourmentée cependant pour qu'elle employât la somme qu'il possédait, grace à elle, à se procurer de suite la possibilité d'occuper plusieurs ouvrières.

— « Me donneras-tu de l'ouvrage? » avait demandé Marguerite.

— « Certainement! » avait répondu André.

Huit jours plus tard, il comprenait que ceux qui forment un établissement ont à lutter contre les gens anciennement établis; il est donc sage à eux d'user de modération et de ne point se mettre tout d'un coup sur un tel pied, que

s'ils ne réussissent pas, ils se trouvent complètement ruinés.

D'autres idées vinrent bientôt le distraire et redonner la vie à des rêves ambitieux depuis quelque temps oublié. Deux mois encore, et André allait quitter le titre d'apprenti pour prendre celui d'ouvrier, lorsqu'un matin M. Filleul le fit demander au bureau.

— « André, dit M. Filleul, es-tu toujours possédé de la *passion* des voyages?

André. Non, monsieur.

M. Filleul. *Ta bosse* est donc *applatie*?

André. Apparemment, monsieur, car l'envie de voir le monde ne me tourmente plus, parceque je n'ai plus le temps d'y penser.

M. Filleul. Diable! il me paraît que tu t'es fait un systême *orthophrénique* relativement à l'applatissement des protubérances décou-

vertes par le docteur Gall! Communique-le-moi, je te prie, et apprends-moi à ne point penser nuit et jour à une chose dont on a l'*instinct* ou la *passion*!

ANDRÉ. Rien de plus facile, monsieur; c'est d'être bien occupé, d'avoir un but, d'y vouloir arriver en dépit de tout, et pour cela de travailler sans jamais se donner de relâche.

M. FILLEUL. Ainsi, fais-tu?

ANDRÉ. Il le faut bien, monsieur.

M. FILLEUL. Quel est le but que tu t'es proposé?

ANDRÉ. De me faire un état, monsieur, un bon état qui me rende indépendant, parceque j'aime par dessus tout l'indépendance.

M. FILLEUL. Pauvre garçon! on n'est jamais indépendant si l'on n'a pas beaucoup d'argent!

André. Monsieur, excusez-moi, mais c'est ce qui vous trompe.

M. Filleul. Vraiment? Je suis curieux de savoir alors comment tu entends l'indépendance, *monsieur* le philosophe!

André. J. J. Rousseau, monsieur, a dit: L'*homme qui veut être libre doit savoir dîner avec deux œufs*. Eh! bien, on peut se contenter encore à moins, je le sais; et du moment qu'on est aussi modéré dans ses autres désirs, assurément on est indépendant de tout le monde et de soi-même.

M. Filleul. *Tu parles d'or* en prêchant le mépris de l'*or*; et je conclus que dès à présent tu jouis d'une parfaite indépendance?

André. Oh! monsieur, j'ai encore beaucoup à faire avant que d'arriver à savoir tellement me contenter de ce que j'ai, que rien au monde

ne puisse me tenter! Ce n'est pas sans peine que j'empêche ma tête de galopper et que je me soumets en tout à la loi du devoir!

M. Filleul. Quel diable d'amalgame me fais-tu là, de soumission et d'indépendance? Si tu es soumis à quoique ce soit au monde, tu n'es plus indépendant. On ne peut être à la fois libre et esclave!

André. Monsieur, il y a une chose que M. Devil m'a fait bien clairement comprendre, c'est que l'homme a le choix entre obéir à ses passions, ou bien obéir au devoir.

M. Filleul. Alors, selon M. Devil, il n'y a pas au monde de liberté possible?

André. Pardonnez-moi, monsieur; l'homme, vous voyez bien, est *libre de choisir*...

M. Filleul. Entre deux genres de dépendances, voilà tout.

André. Oui, monsieur. Mais s'il se met dans la dépendance de ses passions, il est dans les mains de tout le monde, comme M. Devil me l'a encore expliqué dernièrement. S'il est ambitieux, il se fera l'esclave de celui qui promettra de le bien placer; s'il a des vices, il sera l'esclave des gens qui pourront lui donner ou lui faire gagner l'argent dont il a besoin pour se satisfaire; enfin, monsieur, partout il trouvera des maîtres, faute de savoir être maître de lui. Tandis que l'homme, au contraire, qui ne connaît que la loi du devoir, est maître de lui-même, c'est-à-dire de ses passions; il les dompte, afin de ne pas être dompté par elles, et la première chose qu'il tâche d'acquérir, c'est la modération dans ses désirs. Pour cela, il diminue le plus possible le nombre de ses besoins, et il veille toujours pour s'empê-

cher de s'en créer d'autres. Cet homme-là, monsieur, est libre, bien libre, puisqu'il n'a ni ambition, ni cupidité; puisque, content de peu, il ne fait point la cour aux gens en place ni aux gens riches, et puisque ne connaissant d'autre loi que celle du devoir, il se trouve ainsi casé de manière à échapper à toutes les séductions.

M. Filleul. Diable! diable! Je m'adresse mal, moi qui comptait te *séduire* par l'appât d'une bonne place et de bons appointements! »

André rougit jusqu'au front.

— « Vous aviez une place à me donner, monsieur! » dit-il avec émotion.

M. Filleul. Oui, mais j'ai compté sans mon hôte. Je te croyais tourmenté de la passion des voyages, accessible à l'ambition et désireux

de gagner honnêtement le plus d'argent possible. Au lieu de cela, je trouve un garçon tellement raisonnable qu'il ne pense plus à courir le monde, qu'il est satisfait du simple titre d'ouvrier, et enfin tellement sage, qu'il se contente de son sort!

André. Monsieur, de quoi s'agissait-il donc, s'il vous plaît?

M. Filleul. Ah! ah! tu es accessible à la curiosité? Mais c'est une passion, cela!... et qui pis est une passion de femme!

André. Monsieur, je vous en prie, ayez la bonté de me dire...

M. Filleul. Mais si la tentation est forte et que tu viennes à succomber!

André. J'espère, monsieur, avoir assez de vertu pour résister au contraire si le devoir me l'ordonne.

M. Filleul. Eh bien donc à l'épreuve ! J'aime beaucoup à voir les actions venir à l'appui des discours.

« Je t'aime, André, tu le sais, et quoique tu ne te sois pas conduit relativement à M. Duverger absolument comme tu l'aurais *dû*, toi *le devoir incarné*, mon amitié ne s'est pas affaiblie. Aussi ai-je pensé à toi dans une circonstance qui peut t'offrir des avantages réels.

« M. Lambert, dont les relations sont fort étendues, m'a chargé de choisir dans ses ouvriers celui que je croirai le plus capable de former des apprentis et d'être tout à la fois compositeur, correcteur d'épreuves et, au besoin, prote. Un de ses amis, imprimeur à la Guadeloupe, l'a prié de lui faire cette *trouvaille,* et malgré ton jeune âge, je n'ai pas hésité à te désigner à M. Lambert. Tu es tra-

vailleur actif, compositeur habile; tu possèdes assez bien ta langue, le latin et le grec; nous nous assurerons d'ailleurs, par quelques expériences, de la manière dont tu saurais t'y prendre en qualité de correcteur d'épreuves; et si l'examen t'est favorable, comme je n'en doute pas, tu te trouveras en possession d'une place de douze cents francs d'appointements *pour commencer*. Qu'en dis-tu, mon *philosophe?*

André. Je dis, monsieur, que je ne sais comment vous remercier de votre bonté. Mais M. Lambert n'a-t-il pas été étonné...

M. Filleul. M. Lambert sait que je suis difficile. Il a été surpris cependant, c'est vrai, lorsque je t'ai nommé. C'est maintenant à toi de prouver que tu es tout ce que je suppose. Prépare-toi à l'examen qu'on doit te faire su-

bir. Tu as devant toi une quinzaine de jours : cela suffit je pense.

André. Je le pense aussi, monsieur. Douze cent francs d'appointement!... c'est cent francs par mois...

M. Filleul. Tu n'auras rien à débourser pour les frais du voyage. La personne qui te fait venir se charge de tout, mais non du retour; car enfin, si par suite de quelque caprice tu voulais revenir ici avant *d'avoir fait fortune*, ce serait déja bien assez de l'embarras où tu la laisserais peut-être. As-tu quelque argent en réserve?

André. Vous croyez rire, monsieur? mais j'ai pourtant à moi deux cent francs!

M. Filleul. C'est une somme, cela! Il faut l'employer à te procurer ce qu'on appelle une *pacotille*, c'est-à-dire des objets de fantaisie

sur lesquels tu gagneras là-bas trois ou quatre cents pour cent; tu enverras de la Guadeloupe des mousselines, des indiennes, qui se vendront ici à merveille, et, en quelques années, tes deux cents francs, par ce petit commerce, te donneront peut-être une somme de quelques mille francs, sans compter les économies que tu pourras faire. Tes appointements iront d'ailleurs en augmentant, et il est possible que M. Grandchamp t'associe plus tard à son entreprise. Va, mon garçon; et prépare-toi à prouver à M. Lambert que je ne me suis point trompé en te croyant capable de remplir les vues de son ami. »

André sortit du bureau la tête en feu et le cœur agité. Il ne s'agissait plus cette fois de chimères impossibles à réaliser, mais d'une chose faisable, presque faite...

Le travail de la journée se ressentit de l'agitation où était André. Il brûlait de voir arriver le soir pour aller rêver en liberté à sa bonne fortune; car il y voulait rêver avant que d'en parler à sa sœur. Peut-être Marguerite trouverait-elle des objections, tandis que lui n'en voyait aucune; et quelle objection pouvait-on faire en effet!...

L'heure du souper était depuis long-temps passée, lorsqu'André arriva à la maison où demeurait sa sœur. Il était presque fâché de n'avoir pas obéi à son premier mouvement qui l'avait porté à accourir promptement pour faire part à sa famille de cette excellente nouvelle. Vainement il se disait que c'était par ménagement pour Jacques qu'il savait être fort envieux; cette voix, qui ne trompe, jamais disait : « *Tu n'as songé qu'à une chose, qu'à*

te fortifier d'avance dans ta résolution d'accepter en dépit de tout ce qu'on pourra te dire! » Et c'était vrai; tellement vrai qu'André se sentait disposé à tout braver pour partir. En tout autre moment il aurait cherché peut-être d'où naissaient les craintes qu'il éprouvait de se voir contrarié dans une circonstance qui n'offrait rien que d'avantageux au premier aspect; mais en cet instant l'égoïsme prédominait à tel point, qu'André, aveuglé, ne sentait pas le besoin de demander les conseils de sa meilleure amie. Il ne songeait qu'à lui, qu'à sa convenance, qu'à son avenir, tout le reste était oublié.

— « André, monte vite! » dit soudain la petite Annette qui descendait l'escalier en courant, et qu'il rencontra au second étage. « Papa est bien malade! »

— « Malade! » répète André comme quelqu'un qui se réveille en sursaut.

— « Monte vite, bien vite! Moi je vais chercher ce que le médecin a ordonné. »

En une seconde, André eut franchi les cinq étages.

Marguerite, debout auprès du lit où Jacques s'agitait dans le délire de la fièvre, cherchait, en pleurant, à apaiser les cris de son enfant.

— « Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé? » s'écrie le jeune apprenti effrayé de la crise convulsive où était son beau-frère.

— « Tu sais bien que Jacques s'est blessé avant-hier à la main, » répondit Marguerite; « au lieu de se reposer hier, il a voulu travailler, et vers les quatre heures, il est revenu aujourd'hui avec la fièvre. »

Marguerite ne disait pas tout; elle ne disait pas d'où Jacques était revenu; cependant elle ne l'avait que trop bien deviné à sa figure enflammée, à ses yeux flamboyants et à sa langue épaisse.

Tout le monde veilla cette nuit, excepté la petite Annette et son jeune frère qui la passèrent dans la chambre d'André; d'André, que mille pensées contradictoires venaient distraire et de la douleur où il voyait sa sœur et des souffrances de Jacques, dont les cris effrayaient le voisinage. Son cœur était tellement gonflé par l'ambition et par l'orgueil, qu'il ne s'y trouvait point de place pour la compassion. Pourtant, le tableau qu'il avait sous les yeux était bien fait pour l'exciter dans ce cœur jusqu'alors si bon. Mais l'égoïsme prédominait à tel point, qu'André ne voyait dans cette ma-

ladie, *venue si mal à propos*, qu'un obstacle à des études auxquelles il s'était promis de consacrer ses nuit. Il n'y pourrait même sacrifier le gain de la journée, puisque, s'il était obligé de rester à la maison, ce sacrifice ne porterait aucun fruit ; une mince cloison seulement séparait sa chambre de celle de Jacques.

Le lendemain, puis le jour suivant, et enfin toute la semaine, André dut rester pour aider la malheureuse Marguerite qui se partageait entre son mari et son enfant, sans penser à autre chose qu'à leur donner les soins dont ils avaient également besoin.

Il n'en était pas ainsi d'André. Préoccupé d'une seule idée, contrarié dans ses désirs, il avait bien de la peine à ne point laisser paraître son mécontentement. Auprès de ce lit

de douleur, où Jacques luttait contre la mort, il rêvait le beau ciel des tropiques, cette nature riche, cette existence douce et commode dont tant de voyageurs lui avaient offert le récit; une maison bien montée, une grande aisance, *des esclaves*... Et si les plaintes de Jacques le ramenaient au moment présent, c'était pour ouvrir un nouveau champ à ses rêves. Sans effroi, sans regret même, il se disait que si Jacques était enlevé à sa famille, il emmènerait Marguerite, Annette, Xavier, à la Guadeloupe, et son imagination mobile lui fournissait aussitôt d'autres tableaux dans lesquels reparaissait encore cet amour de lui-même, cet égoïsme qui endurcissait son cœur au point de le rendre comme insensible aux scènes déchirantes qui se passaient sous ses yeux.

Dans la semaine, André avait vu deux fois M. Filleul; il s'était plaint à lui amèrement de l'impossibilité où il se trouvait de travailler et d'étudier.

— « Il le faut cependant, » avait répondu le prote. « Le temps s'écoule; voilà tout à l'heure huit jours de passés ! »

Et, chaque fois, André était rentré de plus mauvaise humeur que de coutume.

— « Suis-je assez malheureux ! » se disait-il alors; et il jetait le livre qu'il avait pris, et il en voulait à Jacques de ses plaintes qui le troublaient... Un moment de réflexion lui aurait montré que le trouble où il était, venait de lui-même et non point du dehors.

— « Je vais chez M. Devil, » dit-il à sa sœur le dimanche matin, d'un ton bref.

— « Va ! » répondit Marguerite avec résignation.

André partit.

CHAPITRE XXI.

L'Argent.

C'est une belle prière que celle-ci :
Mon Dieu, gardez-moi de moi-même !

Le vieux savant écouta, sans l'interrompre, André, qui était dans un état d'exaltation tel qu'il se plaignait amèrement, au lieu de plaindre Jacques et sa sœur. A l'entendre, rien ne lui réussirait jamais; toujours et partout il trouverait des obstacles, et cette occasion unique peut-être de se faire un avenir, ne lui aurait sans aucun doute été offerte que pour lui lais-

ser l'amer regret de n'en pouvoir point profiter.

— « Pauvre enfant! » dit M. Devil d'un ton plein de douceur et qui contrastait avec le sens de ses paroles; « oui, vous avez raison de vous plaindre, et Jacques est bien coupable d'être tombé malade en ce moment! »

André rougit, pâlit, regarda M. Devil, puis baissa les yeux, et deux larmes s'échappèrent; c'étaient des larmes de honte. La lumière de l'éclair n'est pas plus vive et plus prompte, que celle qui avait pénétré tout-à-coup dans son cœur.

— « D'après ce que vous venez de me dire, » reprit M. Devil, « cette affaire est décidée, du moins en ce qui vous concerne, si vous soutenez heureusement l'examen auquel on veut vous soumettre. Pourquoi donc alors

feindre de me demander des conseils ?

— « Feindre ! » répéta André dont les joues s'animèrent de couleurs brulantes. « Ah ! monsieur... pouvez-vous me traiter... de la sorte !

— « J'ai eu tort, » répondit M. Devil ; « et d'autant plus que j'aurais du voir que si vous aviez en effet le talent de *feindre*, vous auriez *feint* ce que vous n'éprouvez pas, quelque compassion pour Jacques qui souffre et pour Marguerite qui pleure. Cette *feinte* du moins vous eût fait *honneur !*

— « Ah ! monsieur... Je vous en conjure !... »

Les sanglots étouffèrent la voix d'André.

— « Parlons de vous d'abord, » continua M. Devil avec beaucoup de sang-froid ; « le reste viendra ensuite, si nous jugeons qu'il soit nécessaire de nous en occuper. »

Les sanglots d'André redoublèrent. Le vieux savant prit alors un livre, et dit : « Quand cet accès sera passé, nous causerons. »

Aucun mot ne pourrait peindre ce qui se passait dans l'ame d'André. Il se sentait coupable de ce qu'il y a de plus honteux au monde, d'un honteux égoïsme ; et tandis que sa mémoire, trop fidèle, lui rendait présentes les circonstances où, depuis cinq jours, il avait donné mille preuves de la sécheresse de cœur que l'amour de soi produit toujours, le souvenir de ce qu'il avait dit précédemment à M. Filleul du *libre arbitre* de l'homme, de l'indépendance dont jouit celui qui ne reconnaît pour maître que le devoir, lui faisait sentir durement qu'il s'était placé, par l'amour de lui-même, sous la dépendance d'un maître bien impérieux...

— « Voici ce que je trouve dans l'un de nos auteurs favoris, » reprit M. Devil quand il crut s'apercevoir qu'André était plus calme. « Sénèque nous dit ici :

« Il est impossible de vivre heureux lors-
« qu'on rapporte tout à soi-même et à son in-
« térêt particulier... » Et plus loin je trouve encore ce passage : « Nous ne sommes pas nés
« seulement pour nous-mêmes, mais encore
« pour notre patrie et nos amis. »

Il y eut un assez long silence ; puis le vieux savant posa son livre, et dit avec l'accent de l'affection : « Que ces deux maximes se gravent dans votre mémoire et surtout dans votre cœur, mon enfant ! Si vous aviez consulté d'abord votre pierre de touche, tout ce qu'il y a de faux éclat et de dehors trompeurs dans le *malheur* dont vous vous plai-

gnez, eût disparu, et vous auriez compris que Jacques, malade par sa faute, que Marguerite qui se dévoue, que leurs deux enfants, menacés peut-être de devenir orphelins, sont plus à plaindre que vous; et, du moment où vous l'auriez compris, une compassion généreuse eût pris la place de l'injustice, de l'aigreur. Alors, au lieu d'user vos forces dans les accès d'un désespoir au moins prématuré, vous les auriez conservées pour soutenir celles de votre sœur, et le calme régnant dans votre ame, vous auriez pu travailler avec quelque fruit, même auprès de ce lit de douleur.

« Examinons ensemble ce que vous avez à perdre ou à gagner si cette affaire manque ou si elle réussit. Mais, auparavant, je dois vous faire remarquer la cause réelle de ces émi-

grations journalières dont les feuilles publiques sont remplies.

« Cette cause, il faut la chercher beaucoup moins dans le manque de travail que dans les spéculations fausses qui font que le laboureur abandonne ses champs pour la ville, et dans le goût du luxe excité et entretenu par le bas prix des objets qui sortent à profusion de nos manufactures. On ne calcule pas de petites dépenses qui servent à satisfaire la vanité et qui se multiplient à l'infini ; or vous savez que les petites sommes multipliées, en forment d'assez fortes à la fin de quelques années. Il arrive enfin le moment où ces laboureurs, devenus ouvriers, surabondent ; le travail manque réellement alors ; et l'on a perdu le goût de la vie des champs, l'habitude des travaux champêtres... et l'on se fait colon ; c'est-à-dire qu'on

s'en va dans un pays inculte, entreprendre une tâche bien autrement pénible, celle de défricher quelques acres de terre; et là, on n'aura ni les outils nécessaires, ni les mille et mille ressources qu'offre, à l'homme le plus misérable, une contrée depuis long-temps civilisée.

« D'autres colons rêvent les richesses données par le commerce; ils emploient le reste de ce qu'ils possèdent à se faire une pacotille. Leur inexpérience, ou bien de mauvais conseillers, réduisent à rien ce petit avoir; ils ont fait emplette de marchandises qui abondent dans le pays où ils vont; le découragement et la misère les attendent également sur ces *beaux rivages* qu'ils s'étaient figuré tout *semés d'or*.

« D'autres encore, qui ne sont rien par eux-mêmes, qui ne possèdent ni argent, ni talent,

s'imaginent en savoir encore beaucoup plus qu'il ne faut pour briller et pour réussir, surtout au delà des mers. Ceci a pu être vrai jadis ; mais aujourd'hui, si l'instruction n'est pas poussée aussi loin dans le nouveau monde que dans notre vieille Europe, elle ne manque pas cependant à tel point qu'on puisse se flatter de l'espoir de passer pour savant lorsqu'on ne sait rien, et pour un aigle quand on n'est qu'un oison. Tant de révolutions ont poussé des flots d'émigrés et d'émigrants sur toutes les côtes du monde connu, que partout on est un peu revenu de l'engouement qui faisait accueillir jadis avec des préventions si favorables tous les Européens.

« Vous voyez, mon cher André, qu'au fond, et comme toujours, ce qui précipite l'homme dans la misère, c'est la passion d'avoir ; d'avoir

au delà de ce qu'il possède; passion qui naît de deux autres passions toutes puissantes, l'orgueil et l'ambition. Après y avoir tout sacrifié dans son pays, il va y sacrifier encore et mourir sur la terre étrangère, en maudissant le jour où il abandonna sa patrie; sa patrie dont jamais jusqu'alors il ne s'était occupé, et qu'il regrette, non par amour pour elle, mais par amour lui.

« Veuillez me dire à présent dans quelle classe de tous ces émigrants je dois vous placer. »

André, embarrassé, se taisait.

— « Quel motif vous porte à vous expatrier? » demanda encore M. Devil.

André. Monsieur... je dois le confesser... c'est... la passion... d'avoir... ou plutôt... l'orgueil... et l'ambition.

M. DEVIL. Je penche à croire que ce sont tous les trois. Qu'avez-vous à perdre en quittant la France?

ANDRÉ. Mais... pas grand'chose, monsieur, ou, pour mieux dire, rien du tout.

M. DEVIL. Et qu'avez-vous à gagner?

ANDRÉ. Un avenir, monsieur, pour ma famille et pour moi.

M. DEVIL. Cet avenir vous manquera donc si vous n'allez point à la Guadeloupe ou ailleurs?

ANDRÉ. Je ne viendrai jamais à bout, quelque chose que je fasse, de gagner cent francs par mois et même plus, selon ce que m'a dit M. Filleul. Quant à la *pacotille*, je ne me hasarderai pas, d'après ce que vous venez de me dire, à mal employer et à perdre peut-être ce que j'ai.

M. Devil. Combien gagnez-vous maintenant?

André. Cela ne va guère plus loin que trente à quarante francs par mois; et encore, parce que M. Filleul veut bien me favoriser en récompense de mon assiduité!

M. Devil. Et les bons ouvriers?

André. Sans se gêner, monsieur, ils se font par jour cinq à six francs, et souvent huit et neuf francs, à cause des gratifications qui leur reviennent de droit, quand l'ouvrage presse et quand on veille.

M. Devil. Il me semble que si nous prenons pour terme moyen sept francs et vingt-cinq jours de travail, nous trouverons au bout du mois cent soixante et quinze francs.

André. Oui, monsieur, mais c'est qu'on ne devient pas bon ouvrier tout de suite.

M. Devil. Pourvu qu'on le devienne à la longue, et qu'en attendant on sache trouver moyen de se suffire avec ce que l'on gagne, on peut voir venir. Croyez-vous que si vous restez à Paris, M. Lambert vous occupe constamment?

André. Tous les imprimeurs de Paris manqueraient de besogne que M. Lambert en aurait encore; et lorsqu'on a fait son apprentissage dans cette maison-là, on peut être sûr de passer de père en fils, comme un héritage, et de ne pas quitter l'imprimerie, à moins qu'on ne se conduise mal. Nous avons de vieux ouvriers qui ne sont plus bons à grand'chose, et pourtant M. Lambert les occupe au détriment des nouveaux; ce qui fait que l'on crie quelquefois, et d'autant plus qu'ils sont bougons et tracassiers au dernier point.

M. Devil. Les correcteurs d'épreuves sont sans doute mieux payés que les ouvriers ?

André. La même chose, monsieur ; mais c'est plus *honorable* parce qu'il faut de l'instruction pour faire ce métier-là. M. Lambert en a plusieurs en ville pour les langues mortes.

M. Devil. Et les protes ?

André. C'est bien difficile d'avoir tous les talents nécessaires pour devenir prote dans une imprimerie comme la nôtre ; mais on trouve à se placer dans des imprimeries moins considérables.

M. Devil. De tout cela je conclus qu'avec de la modération dans ses désirs, qu'avec du travail et du talent dans l'état qu'on a choisi, on peut, sans quitter son pays, se faire un avenir ?

André. Oui, monsieur ; mais...

M. Devil. Eh bien !

André. C'est qu'il est souvent long à venir cet avenir !

M. Devil. Il vient plus vîte, j'en conviens, en pays étranger ; mais encore aux mêmes conditions, de la modération dans ses désirs et ses besoins, du travail et du talent. Or, mon enfant, ces trois choses-là sont plus difficiles à acquérir ou à conserver lorsque tout ce qui nous entoure nous invite à les oublier. Le climat, les mœurs, les habitudes offrent des différences qui, en excitant notre curiosité, changent nos goûts puis notre tempérament ; et involontairement on se crée de nouveaux besoins. Entouré d'étrangers prévenus en notre faveur ou contre nous, on se relâche dans l'attention apporté sur soi-même ; par complaisance pour les uns, par bravades envers les

autres, on se laisse aller à ce qu'inspirent ses affections ou ses haînes; peu à peu on élague de la loi du devoir ce qui paraît être sans importance, et l'on arrive enfin à laisser prédominer si bien l'homme physique, que l'homme moral s'amoindrit, s'énerve, s'efface, et un beau jour éclot cette pensée, qu'il n'existe point de sens moral, ni de morale universelle, ni de religion possible. Par conséquent, le sauvage peut tuer son vieux père comme l'Égyptien peut épouser sa sœur, parce que ce qui passe pour crime dans un pays est vertu dans un autre ; d'où l'on conclut nécessairement qu'il n'y a rien d'absolu, ni vice, ni vertu, ni bien ni mal, ni justice ni injustice, ni conscience, ni ame, ni Dieu ; et ainsi se trouve vérifié le proverbe qui dit : *Rarement à courir le monde on devient homme de bien !*

André. Ah ! monsieur, il y a pourtant des gens qui ont couru le monde et qui sont revenus gens de bien !

— « Ils l'étaient avant que de se mettre en route, » répondit M. Devil avec un sourire. « Mais ce n'est pas à l'âge où les passions se développent qu'il faut quitter sa famille et sa patrie, lorsque surtout on a le choix et lorsqu'en restant on ne compromet nullement son avenir. D'ailleurs, mon enfant, est-il sage d'abandonner un espoir fondé pour un espoir qui ne l'est pas ? Combien d'événements indépendants de votre volonté, et même d'une bonne ou d'une mauvaise conduite, peuvent bouleverser cet avenir auquel vous êtes prêt à tout sacrifier ? Vous avez la certitude que chez M. Lambert vous pouvez faire votre chemin ; qu'il dépend de vous d'y être employé tou-

jours; qui vous dit que M. Grandchamp ne vous sacrifiera pas à un caprice? Que vous ne trouverez pas auprès de lui quelque favori auquel vous pouvez avoir le malheur de déplaire!... Et vous voilà loin de votre famille, loin de votre pays, sans ami, sans appui, sans ressource peut être, obligé de faire n'importe quel métier sous peine de mourir de faim et livré à toutes les douleurs d'un exil dont vous ne pouvez prévoir le terme, et dans lequel ne vous soutiendra nulle grande pensée!... Car *c'est pour gagner de l'argent* que vous vous serez exilé, et non pour être utile à votre patrie ou à votre famille!

André. Non pas à ma patrie, monsieur, c'est vrai, mais à ma famille.

M. Devil. De quelle manière? En lui envoyant de l'argent? Mais d'abord il faut en ga-

gner, et en gagner assez pour être en mesure de partager. Est-ce donc avec de l'argent seulement qu'on est utile aux siens ?

« Allez, mon enfant, retournez auprès de votre sœur. En ce moment vous n'avez point d'argent à lui donner ; vous ne gagnez même pas assez pour subvenir à vos besoins, et cependant que de consolation et de soulagement lui apportent vos soins pour Jacques ! De quel prix est pour elle votre dévouement !... Car vous allez redevenir ce que je vous ai connu, André, bon et dévoué ; et alors vous aurez de la résignation ; et alors vous comprendrez comment *l'impatience dans l'affliction est le comble de l'affliction !*

« Cette impatience vous a fait manquer à la loi du devoir. Consultez votre conscience, elle vous dira en quoi vous y avez manqué !

ANDRÉ. Elle me l'a dit, monsieur !

M. DEVIL. Mon enfant, c'est un belle prière que celle-ci : *Mon Dieu, gardez-moi de moi-même !* Répétez-la sans cesse ; non des lèvres, mais du cœur ! »

CHAPITRE XXII.

Le Dévouement.

On ne se refroidit point sur ses devoirs en les multipliant.

Jacques était un peu mieux lorsqu'André revint au logis ; André lui-même se sentait mieux aussi. Il avait pris la résolution de réparer ses torts, et la paix venait de rentrer dans son ame avec le courage et la résignation.

A la manière dont il s'approcha du lit du malade, Marguerite comprit que son entretien

avec M. Devil avait calmé une agitation dont elle s'était si vivement affligée sans pouvoir en comprendre la cause. Vainement, depuis toute une semaine, elle avait cherché son frère; elle n'avait trouvé qu'une tête exaltée, qu'un cœur froid et sec, parfaitement insensible à des scènes de douleur qui eussent ému un étranger même.

André voulut veiller, et veiller seul la nuit suivante; Marguerite dut céder à ses instances et se retirer dans sa petite chambre avec les deux enfants.

Depuis plus d'une heure André tenant un livre à la main, mais ne lisant pas, était plongé dans une profonde rêverie... Soudain Jacques se met sur son séant et promène autour de lui un œil hagard. André tressaille à la vue de cette figure have qu'une barbe épaisse

et longue rendait plus effrayante encore.

— « André ! » dit Jacques avec effort ; et il étend sa main malade vers le jeune homme. « André !... mon compte est clair !... je suis fini !... oui, je suis fini ! » Et il retombe sur son oreiller avec un sourd gémissement. Le délire reparut presqu'aussitôt, et les cris du malheureux réveillèrent Marguerite.

La semaine entière s'écoula dans des alternatives d'espoir et de désespoir ; Marguerite, toujours sur pied, suffisait à tout. Le médecin envoyé par M. Devil ne se prononçait pas encore ; il avait dit seulement : « La lutte sera longue, car cet homme est dans la force de l'âge ! » Et ces mots, André les avait recueillis. La semaine précédente ces mêmes mots l'eussent jeté dans le découragement ; mais maintenant qu'il était décidé à remplir tous ses de-

voirs, ils excitaient au contraire son courage.

— « Marguerite, » dit-il à sa sœur, « il faut ne point faire abus de nos forces ; nous en aurons besoin long-temps. Accepte les services de tes voisines ; prends un peu de repos pendant le jour ; moi j'irai travailler. Tu te coucheras dès que je rentrerai ; je passerai la première moitié de la nuit, et toi l'autre moitié ; ainsi, sans trop nous fatiguer, nous pourrons aller jusqu'à la fin de la maladie.

— « Que Dieu te récompense ! » dit Marguerite en étouffant ses pleurs.

Le lendemain, André arriva à l'imprimerie à l'heure ordinaire. M. Filleul n'était pas à l'atelier. Quand il parut, ce fut d'un air froid qu'il rendit le salut à André. Cet accueil interdit d'abord l'apprenti ; mais bientôt il se remit au point d'avoir *l'audace* de monter au bu-

reau, à la suite de M. Filleul. Qu'avait-il à craindre? quelque boutade injuste, car sa conscience ne lui reprochait rien.

— « Il est bien heureux de vous voir enfin! » dit M. Filleul d'un ton sec.

ANDRÉ. Monsieur, mon beau-frère est au plus mal.

M. FILLEUL. Vous auriez dû venir du moins me prévenir. Votre temps d'apprentissage n'est pas encore fini.

ANDRÉ. Je le sais, monsieur. Mais il m'a été impossible de quitter la maison de toute cette quinzaine. Je ferai mon temps, monsieur, sans en retenir un seul jour. Il y a eu hier huit jours j'ai eu la pensée de venir vous avertir, mais vous êtes rarement à l'imprimerie le dimanche.

M. Filleul. Que me voulez-vous.

André. Je viens, monsieur, vous remercier pour cette place dont vous m'avez parlé; je ne puis accepter.

M. Filleul. Pour quelle raison, s'il est *permis* de le demander?

André. Monsieur, dans l'état où se trouve mon beau-frère je ne dois pas prendre d'engagement.

M. Filleul. Que fait à tout cela l'état de votre beau-frère? S'il vient à mourir, eh bien! vous aurez plus de ressources pour aider votre sœur et ses enfants.

André. J'aurai sans doute, monsieur, plus d'argent tout de suite à leur donner... Mais si, en restant, je ne me trouve pas de long-temps aussi riche, je pourrai les aider du moins d'une autre façon. Eh puis, avec du travail, j'arrive-

rai, j'espère, à gagner une centaine de francs par mois...

M. Filleul. Et dans trois ans, le tirage au sort vous fera soldat.

André. Je ne l'éviterais pas à la Guadeloupe, et lors même que je le pourrais, je ne le ferais point, monsieur. Il faut, grands et petits, se soumettre à la loi.

M. Filleul. Diable! *monsieur* André Blin a des principes! Il respecte la loi! et il est tout prêt à se dévouer pour son pays, sans doute?

André. Tout comme un autre, monsieur.

M. Filleul. Tu n'es qu'un pauvre imbécille, mon garçon, et tu ne feras jamais ton chemin, c'est moi qui te le dis. Que ton beau-frère meure ou qu'il ne meure pas, tu aurais de l'argent à donner à ta sœur en allant à la Guadeloupe, et l'argent est un beaume souve-

rain pour tous les maux ; de plus, tu pourrais metttre quelque chose de côté pour te procurer un remplaçant en cas de malheur... J'ai pitié de toi, et je veux te laisser encore deux jours de réflexion.

André. Monsieur, je vous remercie ; mais c'est inutile ; mon *devoir* est de rester ; je l'ai vu clairement.

M. Filleul. On ne retrouve pas deux fois une occasion comme celle-là; prends garde de te préparer des regrets !

André. Oh ! j'en éprouve déja, monsieur, et de bien grands ! Votre proposition m'avait rendu si heureux !... J'aurais été si joyeux de voir un peu le monde, de me trouver en passe de... de devenir plus qu'un ouvrier !...

M. Filleul. Allons, allons, tu n'as pas dit ton dernier mot !

ANDRÉ. Il est dit, monsieur.

M. FILLEUL. Comme il te plaira. Tu penses bien que les sujets ne manqueront pas !

ANDRÉ. J'en suis sûr, monsieur, qu'ils ne manqueront pas. Permettez-moi, monsieur, de vous donner mes raisons... Car ce n'est point une folie, un caprice qui me fait refuser.

M. FILLEUL *d'un ton sec.* Quelles sont-elles ces *merveilleuses* raisons?

ANDRÉ. Monsieur, j'ai parlé au médecin. Si Jacques se tire d'affaire, il restera estropié et hors d'état de travailler. Je sais bien alors où l'ennui le conduira... puis à mourir à l'hôpital, et ma sœur et ses enfants seront sur le pavé. Qui sait si l'argent que je pourrais envoyer arriverait à temps pour les empêcher de mourir de faim... Et qui sait aussi, si étant loin, je

penserais a eux comme j'y pense maintenant, et si je ne me laisserais pas aller à faire des dépenses superflues, tandis que tous ils manqueraient du nécessaire!... Ce n'est pas tout, monsieur. Jacques, infirme, ne se contentera pas de boire ; il maltraitera peut-être sa femme, ses enfants, ce qu'il n'osera jamais faire tant que je serai là, et surtout à présent que me voici homme ! Enfin, monsieur, si je reste, ils auront du pain et de l'éducation; si je pars, l'un et l'autre pourront bien leur manquer. Mon devoir est donc de rester, soit que Jacques vive ou meure. Et c'est bien le moins que je puisse faire en retour de tout ce que j'ai reçu de lui et de ma sœur. Si je n'avais pas d'état, monsieur, oh! alors, il faudrait bien prendre ce parti-là ; mais j'ai un état. C'est à moi, par ma conduite et par mon travail, de me distinguer;

c'est à moi de me contenter du sort que Dieu m'a fait, et, par ma modération, de diminuer le nombre de mes besoins..... J'y travaillerai, monsieur, et j'espère y parvenir... La pensée que je remplis mon devoir, me donnera de la résignation, de la modération, de la patience, du courage, enfin tout ce qui me manque! »

André avait les larmes aux yeux en prononçant ces derniers mots.

— « Tu as bon cœur, André; je n'en disconviens pas, » reprit M. Filleul d'un air plus doux; « mais je crains que tu ne t'aveugles sur ce que tu appelles ton devoir.

— « Non, monsieur, » reprit André; et il appuya la main droite sur sa poitrine; « la voix qui parle là, ne trompe pas. C'est le remord qui m'a éclairé, plus encore que les discours de mon protecteur, M. Devil.

M. Filleul. Ah! ah! et que t'a-t-il dit, ton vieux savant?

André. Il m'a fait sentir, monsieur, qu'il y avait plus d'égoïsme que de dévouement dans ce que j'allais faire; qu'avec de *l'argent,* je ne rendrais pas à ma sœur les services que je *dois* lui rendre; et en même temps il m'a montré que rester ici, c'est également travailler pour le présent comme pour l'avenir. D'abord je n'ai bien compris que cela, et c'est seulement de la nuit dernière que j'ai compris mon *devoir*. Ah! monsieur c'est difficile de s'oublier pour les autres!... mais pourtant on en vient à bout quand on a du cœur, et quand on veut décidément ne point s'aveugler sur son devoir!

M. Filleul. Ainsi, c'est un *non* bien positif que je dois donner à M. Lambert?... Tu ne sais

pas une idée qui me passe dans la tête? C'est que tu ne te sens pas en état de soutenir l'examen que je t'ai annoncé!

— « Je vous l'aurais dit, monsieur, sans balancer, » répliqua André dont les joues devinrent pourpres.

— « Nous verrons bien! » reprit M. Filleul avec un sourire. « En attendant, fais moi le plaisir de *distribuer* pour cette brochure que tu composeras seul. Voici de la copie; va travailler. »

André, le cœur serré, quitta le bureau et redescendit à l'imprimerie. Au lieu de se trouver encouragé dans un sacrifice, bien grand pour lui, il s'était vu soupçonner non seulement d'incapacité mais encore de détours!... Son sang bouillonnait, et les idées les plus op-

posées fermentaient dans sa tête. Tantôt il s'applaudissait de son dévouement, tantôt il se disait avec amertume : « M. Filleul a raison, je ne suis qu'un imbécille! »

Le soir, il revint au logis peu disposé à la résignation et à la patience, que cependant il s'imposait en restant auprès de sa sœur, et ce ne fut pas sans peine qu'il ne laissa rien voir de ce qui se passait en lui. S'il avait pu parler à Marguerite, s'il avait pu lui dire : *Voilà ce que je fais, ce que je veux faire pour toi!* il se fut senti soulagé..... et non seulement il ne le pouvait ni ne le *devait* pas présentement, mais il ne le *devrait jamais!*

Des larmes abondantes, versées en secret pendant la nuit, soulagèrent André, et la raison, le courage prirent enfin le dessus. Il eut honte alors de sa faiblesse; il se promit d'être

homme, de ne plus se laisser ébranler dans sa résolution, dans sa volonté; et, à dater de ce jour, s'il eut encore à passer des moments bien pénibles, il conserva du moins assez d'empire sur lui-même pour n'en rien laisser paraître et pour en abréger la durée.

Le dimanche matin, Marguerite lui parla d'aller chez M. Devil qu'il n'avait pas vu depuis quinze jours. André s'y refusa, parce qu'il n'y pourrait rester qu'un instant.

— « Ce sera assez pour le remercier de ses bontés envers nous, » répondit Marguerite. « Elles sont bien grandes! Grace à lui nous pouvons procurer à Jacques plus que le nécessaire!

— « J'y vais! » répondit André.

Il s'était promis de ne point parler à M. Devil du sacrifice auquel il s'était résigné; malgré

lui son cœur s'ouvrit, et il avoua jusqu'à ses regrets.

M. Devil lui tendit la main avec amitié, et dit : « Vous voilà homme enfin ! Et vous le serez toute votre vie; car, dès aujourd'hui, vous vous êtes mis dans une position telle, que vous comprendrez promptement qu'*on ne se réfroidit point sur ses devoirs en les multipliant*, bien au contraire. La passion du devoir, mon enfant, s'unit à tout, embellit tout et donne seule un bonheur vrai qu'on chercherait vainement ailleurs. De la persévérance, et l'estime de tous les gens de bien vous est acquise! »

M. Lambert voulut interroger lui-même André sur les motifs qui l'engageaient à refuser ce qu'il aurait dû regarder comme une bonne fortune. Cette fois un ton railleur et

des soupçons offensants ne vinrent point déconcerter André et l'empêcher de s'expliquer avec abandon et franchise. Cependant il ne put deviner à l'instant même ce que M. Lambert, qui était un homme très réservé et très froid, pensait de ses réponses, mais le lendemain, M. Filleul lui dit en riant avec contrainte : « Le patron fait grand cas de vous, *monsieur* André! »

Ainsi encouragé par deux hommes qu'il révérait, le jeune apprenti ne douta plus de trouver en lui-même des forces pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée; mais il comprit que se laisser aller à trop de présomption l'égarerait encore et que, plus que jamais, il devait veiller sur lui-même. Ce n'était rien que d'avoir tout sacrifié au devoir, s'il faisait payer chèrement ce sacri-

fice à ceux qui s'en trouvaient l'objet sans le savoir.

Bientôt, André et Marguerite virent leurs soins et leurs veilles récompensés par une amélioration sensible dans l'état de Jacques, et lorsque ce malheureux, victime de sa propre folie, entra en convalescence, André se promit de travailler à le ramener à la raison.

« Il ne me comprendrait peut-être pas, se disait-il, si je lui parlais de devoir; je commencerai par lui faire sentir que *son intérêt personnel bien entendu*, lui conseille de se corriger d'un vice qui peut le conduire à mourir dans la misère! »

C'était beaucoup entreprendre, mais André sentait déja la vérité de ce que lui avait dit M. Devil, qu'*on ne se refroidit point sur ses devoirs en les multipliant.*

CHAPITRE XXIII.

Les Associations.

Renverser l'ordre établi, sans avoir vu clairement l'ordre à établir, c'est préparer seulement des révolutions pour les peuples à venir.

M. Filleul était du nombre trop grand de ces protecteurs qui ne permettent pas à un protégé d'arranger le présent et l'avenir d'une toute autre manière qu'ils ne l'ont compris. Déja mécontent d'André relativement à son autre protégé, M. Duverger, dans lequel il trouvait une complaisance servile, tandis que

le jeune apprenti montrait seulement de l'attachement, cette dernière affaire avait achevé de l'indisposer, et, plus maître dans l'imprimerie que M. Lambert lui-même, il avait mille moyens de faire sentir rudement au pauvre André qu'il lui retirait ses bonnes graces.

André souffrait, sans se plaindre à personne, ces petites vexations de chaque jour qui font tant de mal, et au logis il endurait avec une égale patience la mauvaise humeur et les ennuis d'un convalescent qui ne prenait plaisir à rien de ce qu'on pouvait imaginer pour l'amuser où le distraire. Jacques ne parlait que de ses maux passés, de ses souffrances actuelles et des infirmités qui menaçaient son avenir.

L'exemple de Marguerite encourageait André, et son affection pour sa famille augmentait par l'effet même de tous les sacrifices qu'il

lui faisait. Il prêchait à Annette la douceur, la patience; il essuyait les larmes que la pauvre enfant versait souvent en secret, et il trouvait dans les caresses naïves de son filleul un plaisir si pur, qu'au milieu de tant de tourments il avait des jouissances vraies et profondes qui lui faisaient oublier les injustices de M. Filleul et pardonner à Jacques jusqu'à son égoïsme.

Depuis long-temps le pauvre André avait dû renoncer à aller passer auprès de M. Devil toutes les matinées du dimanche. Les dépenses extraordinaires occasionnées par la maladie de Jacques, l'impossibilité où ce dernier était de travailler, avaient enlevé les économies faites avec tant de peine et laissaient peser sur André la totalité du fardeau; aussi avait-il accepté avec reconnaissance l'offre de M. Lambert d'être occupé le dimanche et aux veillées, de

préférence à tout autre ; ces travaux étant mieux payés, la somme qu'André apportait chaque semaine, se trouvait souvent doublée. Heureux et fier de se voir, à son âge, le soutien de tous les siens, André sentait qu'en effet la passion du devoir embellit tout, qu'elle donne à l'homme la connaissance de sa propre valeur, de sa toute puissance, et des joies tellement grandes qu'il n'en est pas sur la terre qui méritent de leur être comparées.

— « Quand vous pourrez disposer d'un moment, » avait dit M. Devil à André, « venez chez moi le soir dans la semaine. »

André profitait quelquefois de la permission, et qu'il y eût du monde, qu'il n'y en eût pas, il était toujours reçu.

Dans les premiers temps, il se tint timidement à l'écart. Mais peu à peu l'estime que lui

montrait le maître de la maison attira les yeux sur lui, et André eut plus d'une occasion de remarquer qu'une grande *bonhommie* accompagne toujours le vrai mérite et la véritable instruction. Les hommes distingués qu'il voyait chez M. Devil, ne dédaignaient point d'adresser quelque question à ce jeune homme si réservé et dont le regard annonçait l'intérêt qu'il prenait à des entretiens sérieux.

Entre autres personnes remarquables, il fit la connaissance d'un savant bibliophile qui l'engagea à venir voir ses éditions rares. André n'eut garde d'y manquer, et il commença dès lors à reconnaître que l'imprimerie n'est point un *métier*; que c'est un art, soumis comme tous les autres aux règles du bon gout naturel ou acquis; et il comprit qu'en travaillant, il pouvait devenir plus qu'un ouvrier ordinaire.

Ranimé par la bienveillance qu'on lui montrait, André rentrait au logis avec des forces nouvelles et une volonté plus ferme de continuer à mériter, jusque dans les moindres détails de la vie de tous les jours, l'estime dont on l'honorait.

Pour y parvenir, il veillait attentivement sur lui-même et il s'attachait en même temps à exciter chez Jacques le sens moral, afin de remplir la tâche qu'il s'était imposée et de préparer à ce malheureux, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants, un avenir meilleur. Mais Jacques, abruti par l'abus des liqueurs spiritueuses, mettait à de rudes épreuves la patience d'André. Il comprenait assez bien cependant que son *intérêt* était de vivre avec sobriété ; qu'il y gagnerait sous le rapport de la santé au moins, et André faisait quelques progrès

de ce côté ; mais quant au reste, il ne pouvait rien obtenir. Jacques employait sa vie à murmurer contre les hommes, contre le sort ; à faire de vains projets qui l'empêchaient de se résigner à n'être que brocheur. Pendant qu'il passait d'un de ces projets à l'autre, le reste de ses économies, faites depuis deux ans, disparaissait, et l'humeur de Jacques augmentait. Peu s'en fallait qu'il n'allât chercher au cabaret l'oubli de tant de tourments ; et André se disait souvent : « Marguerite à raison ! L'intérêt personnel bien entendu ne donne point, comme la vertu, le courage de faire ce qui est à faire pour se tirer d'embarras !... Mais que Jacques en pense ce qu'il voudra, je ne lui prêterai pas le peu d'argent que j'ai, pour le mettre à même de faire des folies dont nous pâtirions tous. L'année prochaine mon filleul sera sevré,

Marguerite aura de l'ouvrage, plus qu'elle n'en voudra, M. Lambert me l'a promis; il sera temps alors d'acheter des presses à satiner, de louer la chambre en face et de prendre des apprentis... Alors, comme alors! »

Un soir, en trouvant M. Devil seul, André se félicita hautement de ce qu'il appelait son bonheur.

— « Vous regrettez donc bien nos causeries du dimanche? » demanda le bon vieillard touché de l'expression de cette joie naïve.

— « Oh! oui, monsieur! » répondit André. « Et ce n'est pas un petit sacrifice que je fais en allant travailler à l'imprimerie ce jour-là!

— « Eh! bien, » reprit M. Devil, « profitez de l'occasion pour soulager votre cœur. »

Le jeune ouvrier ne se fit point prier. Il raconta ses tourments de chaque jour; l'inutilité

de ses efforts pour amener Jacques à être seulement raisonnable, et il termina en disant : « Ce qui surtout me fâche, monsieur, c'est que je vois mon beau-frère disposé à entrer dans n'importe quelle association pour se procurer de l'argent. Il m'en a déja parlé, mais non pas devant Marguerite ; car Marguerite ne veut pas que nous nous mêlions de politique, soit de près, soit de loin. Elle dit que c'est bien assez de nous occuper de nos propres affaires. Cependant, monsieur, il me semble que nous avons tous des devoirs à remplir envers notre pays ?

M. Devil. Sans aucun doute ; mais tâchons de ne point confondre deux choses qui, vous le savez, ne se ressemblent nullement quoiqu'on dise, l'intérêt personnel et le devoir.

André. Oh ! certes, qu'elles ne se ressemblent guères !

M. Devil. Les associations ou fédérations politiques, lorsqu'elles ont pour but *l'intérêt de tous* et non la justice, ne produisent jamais rien de bon. Les nations, mon cher André, les associations, les familles, de même que les individus, sont soumises à ces mêmes lois du devoir, à ces mêmes lois de morale universelle qu'on ne peut pas plus impunément sacrifier à l'intérêt national qu'à l'intérêt particulier.

« Lorsque, plus avancé en âge, vous aurez pu lire l'histoire des différents peuples, vous remarquerez que les lois, que les actions ayant pour but *l'intérêt*, quelle que soit l'épithète que vous y ajoutiez, ont toujours porté des fruits amers ; parce que *l'intérêt*, ainsi que déja nous l'avons remarqué, change avec le temps, les circonstances, les passions ; la mo-

rale et la justice seules sont immuables. Si donc des hommes s'associent, non par amour de la morale et de la justice, mais pour faire triompher telle forme de gouvernement de préférence à telle autre, tel ou tel chef, telle ou telle opinion, vous verrez bientôt *l'intérêt national* oublié, ou sacrifié à *l'intérêt particulier;* ces prétendus amis de leur pays, ne seront plus que des gens avides d'argent, de places, de dignités pour les leurs et pour eux. Et ce que je vous dis là, se vérifie bien malheureusement chaque jour.

« Pour quelques uns qu'inspirent le devoir et l'amour sincère de la patrie, combien de milliers d'individus ne voient dans l'intérêt national que leur propre intérêt! *Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres.* Tous ils parlent des droits du peuple, tous ils oublient de

parler des devoirs de l'homme ; tous ils ont une forme de gouvernement, un chef qu'ils préfèrent, et pas un peut-être n'a le sentiment distinct de la justice ou de l'injustice. Ils savent ce que les lois défendent, ils ignorent ce que le devoir ordonne. De cette ignorance réelle ou feinte, éclosent les crimes déguisés sous les mots pompeux de *raison d'État*, les guerres civiles, les haines de famille, et la patrie *adorée* est couverte de ruines, de débris humains et de sang par ses *adorateurs!* Et *l'intérêt national*, bien ou mal entendu, sort, sous un autre aspect, des cendres fumantes dont *l'intérêt national* a couvert la patrie; et les révolutions succèdent aux révolutions, les crimes aux crimes, les abus aux abus... L'homme, enfin fatigué de tant de luttes inutiles, se croit sage lorsque renfermé dans le

cercle étroit de son *intérêt particulier*, il cesse de se mêler aux affaires publiques; lorsqu'il proclame que les révolutions ne mènent à rien; que tel maître vaut tel autre maître: que le peuple ne mérite pas la peine qu'on s'occupe d'améliorer son sort; que l'étamine du pouvoir est, pour l'homme réputé le plus probe, une bien dangereuse épreuve... Et il a raison, ce prétendu sage; et il aura raison tant que l'*intérêt* régnera et non pas le devoir! Car l'intérêt se ploiera toujours aux circonstances, le devoir seul les domine toutes! »

M. Devil était ému, et son émotion, André la partageait.

— « Oui, le devoir les domine toutes! répéta le vieux savant avec feu. Mais tant que l'homme ne voudra point le comprendre, tant que, dans sa vie privée, il sacrifiera le devoir

à ses *intérêts*, les révolutions pourront se succéder et la face du globe changer sans que les abus cessent d'être remplacés par des abus; car cet homme, que son *intérêt particulier* domine, s'il parvient au pouvoir, aura pour manteau l'*intérêt national*, pour appui tous les *intérêts* qu'il satisfera, pour ennemis tous les *intérêts* qu'il blessera, et ceux-ci ne l'emporteront que s'ils sont en plus grand nombre; en nombre inférieur, ils succomberont, et l'*intérêt national* pourra, au gré des caprices de ses desservants, fouler aux pieds toutes les lois de l'humanité et de la morale!... Ah! mon enfant, il viendra, je l'espère, le temps où l'homme s'associera à l'homme, non pour avoir de l'or ou des places, mais pour faire régner partout le sentiment du devoir dont lui-même sera pénétré!...Ce temps n'est pas encore venu!»

M. Devil garda le silence quelques instants, puis il dit à André, dont la figure expressive annonçait assez avec quelle attention il avait écouté : « Le besoin d'association est naturel à l'homme et je ne blâme point celles qui se font aujourd'hui, bien au contraire; seulement il y faudrait apporter cet amour de l'humanité entière, ce respect des droits de tous, ce sentiment bien distinct du devoir qui seuls laissent à l'homme la libre jouissance de ses facultés morales et intellectuelles. De cette libre jouissance résultent nécessairement le calme et la modération, sans lesquels la discussion n'est plus qu'une vaine querelle plus ou moins grossière, selon le degré d'éducation qu'on a reçu. Vous comprenez bien, mon cher André, que rien de tout cela n'est à la disposition de celui qui n'a en vue que de trouver, sans tra-

vail, l'argent qui lui manque et dont il a faim. Chacun de ses associés est alors pour lui un maître; il est tenu d'en adopter les opinions, d'en défendre les principes, et ainsi s'oublie cette patrie au nom de laquelle on s'est associé; et si, du dehors, se fait entendre le bruit de l'or, la trahison...

— « Non, non! » s'écria André vivement.

M. Devil. Il est toujours à vendre, mon cher André, l'homme que guide l'*intérêt* seul! Et cet intérêt n'est pas uniquement celui de l'or; il se déguise sous les beaux noms d'amour de la gloire, de dévouement à ses concitoyens... Un ruban, une croix, un titre le réduisent promptement à sa juste valeur.

André. Monsieur, je ne serai d'aucune association, je vous le promets!

M. Devil. Pourquoi donc, mon enfant?

N'avez-vous pas senti que chacun de nous a des devoirs à remplir envers son pays? Aujourd'hui où tous sont appelés, pour ainsi dire, à prendre part aux affaires publiques, tous doivent se mettre en état de se rendre utiles selon leurs moyens. Et ici, comme partout, nous sert notre pierre de touche; ici, comme partout, nous trouvons ces mêmes lois qui régissent nos actions: car en vain on voudrait fausser notre bon sens; le plus simple d'entre tous les hommes, s'il consultait cette voix qui parle en lui, comprendrait bientôt que, puisque l'*intérêt particulier* égare ceux qui l'écoutent, l'*intérêt national* doit égarer les nations; que, puisque dans l'accomplissement des lois du devoir l'homme puise la force, la grandeur, l'indépendance, l'indépendance, la grandeur et la force ne peuvent appartenir

qu'aux nations qui respectent et accomplissent les lois du devoir. Eh! bien, si tous ceux qui sont pénétrés de ces éternelles vérités se retirent, qu'arrivera-t-il? Que les défenseurs de l'*intérêt personnel* ou *national* s'établiront en tout lieu sans obstacle; prêcheront sans opposition leur doctrine; et comme elle est aussi séduisante que déja répandue, les vices sociaux, les crimes nationaux se multiplieront, et, jusqu'à la génération naissante, puisera dans des institutions corrompues la corruption qu'elle transmettra aux générations à venir!

André. Cette pensée-là justement, monsieur, désole quand on a un cœur; et alors on se sent des envies de tout renverser, de tout bouleverser afin de remplacer de mauvaises institutions par de bonnes.

M. Devil. Tel est en général, mon cher André, la passion généreuse de ceux dont les idées, trop souvent à demi-comprises, préparent, des siècles d'avance, les révolutions qu'on voit éclater soudainement plus tard. Quelques vérités grandes sortent de ces grandes luttes et survivent à tant d'autres vérités bientôt étouffées sous les efforts des partisans de l'*intérêt national*, et les abus reparaissent. Mais l'intelligence humaine, quelque progrès qu'elle ait pu faire à la suite de ces crises qui coûtent tant de sang et de crimes, ne suffit pas seule, vous le savez, André, à consolider le bonheur de l'homme ni celui des nations. Un peuple éclairé, s'il n'a en lui ni sentiment moral, ni sentiment religieux, fondera toujours sur le sable. Chez ce peuple, l'amour de la

patrie ne sera jamais qu'un vain mot, et l'amour de soi sera son véritable mobile. Amour de soi-même ou égoïsme, instruction immense, éducation nulle, intérêt personnel et national s'étayant ou se combattant suivant les circonstances, ambition, cupidité d'autant plus développées que ces grandes secousses ouvrent mille routes à l'homme le plus obscur, voilà ce qui toujours, avec quelques vérités, sortira du chaos des révolutions, tant que l'homme, négligeant de s'étudier lui-même, n'aura point compris que la justice, que le devoir, sont les seules bases solides de la prospérité de chaque individu et des peuples.

André. Mais pour arriver là, monsieur...

M. Devil. Pour arriver là, jeune homme, il ne faut que de la persévérance!

ANDRÉ. De la persévérance! mais pourtant, monsieur, en attendant, des injustices se commettent...

M. DEVIL. Prenons garde d'ouvrir la porte à de nouvelles injustices! Ce n'est point pendant les troubles civils que se fondent des lois justes et durables! Renverser l'ordre établi avant que d'avoir vu clairement l'ordre à établir, c'est préparer seulement des révolutions nouvelles pour les générations à venir! Si les lois qui nous régissent sont injustes, sont mauvaises, mettons-nous à les examiner sans passion, sans intérêt personnel surtout, et sous le seul rapport de la morale universelle; et peu à peu elles s'amélioreront. L'expérience apportée par les siècles cessera d'être perdue; nous verrons alors que ce qui est injuste aujourd'hui, le fut toujours; que la vertu seule

fait le citoyen, et que la vertu c'est cette impulsion admirable dont le *premier effet est de causer une noble peine par les sacrifices qu'elle exige*. En comprenant bien ce que c'est que la vertu, l'homme alors comprendra le devoir pour les particuliers, pour les peuples; la politique cessera d'être ce qu'elle est depuis des siècles; une école de perversité: on ne verra plus règner l'*intérêt* seul; et que le gouvernement soit monarchique ou démocratique, les lois n'offriront plus à chacun des interprétations commodes qui peuvent protéger les uns et écraser les autres. Jusque-là, mon cher André, respect aux lois! Si elles ne sont pas tout ce qu'elles deviendront enfin, elles opposent du moins quelque obstacle à l'audacieuse cupidité, à l'audacieuse ambition; les remplacer par de meilleures, n'est pas l'af-

faire d'un jour, pas plus que ce n'est l'affaire d'un jour pour chacun de ceux dont se composent les nations, de s'améliorer lui-même! »



CHAPITRE XXIV.

La Justice.

> La justice pour les individus, consiste dans le sacrifice d'eux-mêmes à leur famille; pour la famille, dans le sacrifice d'elle-même à l'État, et pour l'État, dans le respect de certains principes inaltérables, qui font le bonheur et le salut de l'espèce humaine.

Placé comme André l'était, dans une imprimerie où abondait le travail et dans laquelle s'imprimaient plusieurs journaux, il était à même de faire des observations multipliées sur le sujet important auquel le ramenaient tous ses entretiens avec M. Devil. Depuis surtout qu'il travaillait à la veillée, il avait bien

des occasions, en voyant de près les journalistes et de quelle façon se fabriquent les nouvelles, de se demander ce que pouvait être ou devenir l'opinion publique entre les mains de tant de gens qui s'en prétendent *les organes*, et qui louent si complaisamment leur plume au plus offrant? Les plaisanteries qu'il entendait le révoltaient, et ce n'était pas sans peine qu'il retenait l'expression de son indignation. Personne, dans tout ce monde d'écrivains, de spéculateurs de tous les genres qui venaient faire imprimer des feuilles politiques ou littéraires, des annonces, des prospectus, ne montrait la plus légère connaissance des lois les plus simples de la morale. Chacun, préoccupé de ses intérêts particuliers, tourmenté par la cupidité ou l'envie, comptait pour rien cet intérêt national dont il parlait avec emphase, et

n'hésitait pas à le sacrifier au sien propre dans la circonstance la moins importante; pas plus qu'il n'hésitait à se conduire, à l'égard du voisin, comme il n'aurait assurément pas voulu qu'on se fût conduit envers lui; et André, révolté ou bien le cœur serré, rapportait au logis des impressions pénibles que l'égoïsme de Jacques ne contribuait pas peu à rendre plus pénibles encore.

« Les femmes valent mieux que nous! » se disait souvent André avec amertume. Il était presque fâché que Marguerite ne se démentît pas un seul instant, qu'elle fût toujours patiente, toujours résignée, et tellement oublieuse d'elle-même, qu'aucune de ses actions ne se rapportait à son intérêt particulier. Elle accoutumait Annette à ces mêmes vertus qu'elle pratiquait si bien; André la secondait,

en tâchant de développer dans la jeune fille ce sens moral, cette droiture de cœur et d'esprit dont il sentait toute l'importance.

—« Songe donc », disait-il parfois à l'enfant un peu mutine, « songe donc à ta *dignité* de femme ! Les femmes, vois-tu , sont les premières institutrices de l'homme ; et les institutrices, comme les instituteurs, *doivent* donner l'exemple. Comment veux-tu, lorsque Xavier va commencer à grandir, qu'il devienne obéissant si tu ne l'es pas toi-même ? Il ne faut pas se contenter, Annette , de comprendre quel est le devoir des autres, il faut surtout comprendre quel est le sien propre ; autrement on oubliera, en faisant valoir ses droits, de respecter ceux d'autrui. »

Annette rappelait malignement à André quelques circonstances où il avait justement

commis cet oubli contre lequel il voulait la prémunir; André se fâchait, Annette riait plus fort et, sans Marguerite, il y aurait eu quelquefois des querelles assez vives.

Jacques prenait toujours le parti de sa fille, qu'elle eût tort ou raison. Il en voulait à André de se montrer, dans l'âge des passions, plus sage, plus rangé que lui-même ne l'avait jamais été; il lui en voulait encore d'opposer aux projets extravagants qui l'occupaient sans cesse, des objections si justes, que la réflexion l'amenait tôt ou tard à reconnaître malgré lui qu'il déraisonnait complètement.

— « Si tu n'avais pas M. Devil pour te souffler tout ce que tu me dis, » s'écriait-il alors avec impatience, « tu serais bien embarrassé où prendre tes sermons!

— « Je ne fais point de sermons, » répondait

André d'un ton bref; « et je ne te dirais pas tout cela, si tu te le disais à toi-même!

— « Oh! » répliquait Jacques du ton d'une feinte humilité, « j'aurais beau chercher, moi pauvre ouvrier ignorant, je ne trouverais jamais toutes les belles sentences que tu apprends par cœur dans tes livres!

André. Ces sentences-là, nous les avons toutes dans notre cœur, et si elles n'étaient point vraies, j'aurai beau te les prêcher, tu n'y comprendrais rien du tout. Vois-tu, Jacques, je n'ai pas la prétention, moi, blanc-bec, d'en remontrer à un homme de ton âge. La seule chose que je te demande, c'est de consulter ta pierre de touche.

Jacques. Et où veux-tu que je la cherche *ma* pierre de touche! tu peux me le dire, toi qui es un *savant!*

André. Je n'en sais rien. C'est ma tête qui pense, c'est mon cœur qui sent. Ici, ajouta-t-il en appuyant la main sur sa poitrine, se passe quelque chose d'étrange quand je fais mal, et aussitôt mes idées changent : je vois, je comprends que je fais mal, et je m'arrête...

— « Comme moi à la porte du cabaret, » dit Jacques avec son ricanement habituel; « c'est-à-dire depuis que je ne gagne plus rien. Je gagnerais pourtant si tu voulais, André !

André. Écoute, Jacques, n'y a-t-il pas un vieux proverbe qui dit : *Il ne faut point mettre tous ses œufs dans un panier?* Eh! bien, si je te donnais ce que j'ai à la Caisse d'Épargne pour monter un fond de brocheur, à quoi cela servirait-il dans ce moment où Marguerite nourrice ne pourrait surveiller un grand nom-

bre d'ouvrières, et où toi-même, si souvent malade encore, tu ne pourrais aller chercher de l'ouvrage?

Jacques. Oh! nous savons de reste que tu ne veux pas être soldat!

André. Je le voudrais malgré tout si mon pays était en guerre; je le voudrais encore si je n'écoutais que mon envie de courir le monde, car il ne faut pas te figurer que cette envie-là est passée! C'est bien à présent, Jacques, qu'il me serait agréable de voyager, même comme soldat! Je demanderais, vois-tu, à entrer dans l'un des régiments qu'on envoie aux colonies, et comme maintenant je ne suis plus tout-à-fait un ignorant, qui sait si je ne pourrais pas me distinguer par quelque découverte utile aux sciences! et pour cela, les conseils, pas plus que les recommandations, ne me

manqueraient pas; je connais tant de monde et tant de savants!

Jacques. Eh bien! alors pourquoi ne t'engages-tu pas tout de suite?

André. Parce que je ne le *dois* pas! Je suis utile ici, j'y suis nécessaire, et je reste. Et plus j'avancerai en âge, plus je serai utile et nécessaire. Il faut donc dès à présent me préparer les moyens de remplir ce qui est mon devoir, c'est-à-dire d'acheter un remplaçant, afin de ne pas m'éloigner.

Jacques. Te voilà comme Marguerite, employant de grands mots pour excuser... des choses... là... des choses qui te plaisent et te conviennent.

André. Ton injustice, Jacques, ni celle de M. Filleul ou de tout autre, ne me dégoûtera point de faire mon devoir. A l'imprimerie je

serais déjà *homme de conscience* si M. Filleul faisait seulement ce qui est juste, sans me favoriser comme autrefois; il ne le veut pas, et comme il est maître à l'atelier, il n'en est que ce qui lui plaît.

Jacques. A ta place je parlerais à M. Lambert. Que diable! si tu te laisses…

André. Je ne le *dois* pas. L'injustice actuelle, Jacques, ne saurait nous faire oublier les bienfaits passés. Le titre d'*homme de conscience* me manque seul, car j'exécute tous les travaux que l'on ne confie qu'aux meilleurs ouvriers; souvent, la nuit, je remplis aussi la place de correcteur d'épreuves et je suis payé en conséquence. Que me faut-il de plus?

Jacques. Je sais que tu gagnes beaucoup d'argent et que tu en donnes beaucoup ici; mais tu en mets pas mal de côté!

ANDRÉ. Le plus que je peux afin de compléter la somme qui doit me fournir les moyens de rester près de toi et de tes enfants. Un de tes enfants est le mien, Jacques! Puissé-je faire pour lui tout ce que tu as fait pour moi!

JACQUES. Tu es un bon garçon, je ne dis pas non. Ah ça, quand tu auras fini de songer à tes propres affaires, tu penseras un peu à nous, n'est-ce pas?

ANDRÉ. J'y pense sans cesse.

JACQUES. Oui, mais je veux dire à l'association des ouvriers.

ANDRÉ. Nous en faisons tous partie maintenant.

JACQUES. Bah! vraiment?

ANDRÉ. Nous ne nous comprenons pas; je te parle de l'association mutuelle pour des secours en cas de maladie. Si tu t'étais associé il

y a six mois, tu aurais encore aujourd'hui tes économies passées...

Jacques. Je n'ai pas voulu, parce qu'il fallait donner de l'argent.

André. C'eût été de l'argent bien placé. D'ailleurs il en faut donner à toutes les associations possibles...

Jacques. Non pas à celle dont je t'ai parlé.

André. Je voudrais le voir pour le croire; et si cela était, je me dirais qu'il y a là-dessous quelque chose... qui doit exciter la défiance. Dis-moi, Jacques, tu veux être maître brocheur?

Jacques. Assurément! Et si je n'étais pas estropié, je serais maître relieur!

André. Comme brocheur tu emploieras des ouvrières et des ouvriers, n'est-ce pas?

Jacques. Parbleu! cela va sans dire!

ANDRÉ. Et alors, dis-moi, emploieras-tu de préférence ceux d'entre eux qui auront fait partie de quelque association prétendue patriotique, et dont le véritable but aura été d'exciter ouvrières et ouvriers à se coaliser pour faire augmenter le prix du salaire de la journée?

JACQUES. Non, non, et cent mille fois non!

ANDRÉ. Pourquoi donc avoir toujours deux poids et deux mesures?

JACQUES. Tiens! pourquoi! Il est bon là! Les intérêts des ouvriers et des maîtres, cela fait deux; il faut donc deux poids et deux mesures.

ANDRÉ. Mais pourquoi ces intérêts ne sont-ils pas les mêmes!

JACQUES. Oh! ne va pas chercher à m'embrouiller avec tes distinctions auxquelles je n'entends rien!

André. Dis-moi seulement quelle différence tu vois entre ces intérêts-là !

Jacques. Pardi ! la différence qu'il y a entre recevoir et donner. Ceux qui reçoivent trouvent toujours qu'il n'y en a pas assez ; ceux qui donnent trouvent toujours qu'il y en a trop, et voilà !

André. Lequel a raison et de quel côté est la justice ?

Jacques. Du côté de l'ouvrier quand il n'est qu'ouvrier, du côté du maître quand il devient maître.

André. Deux poids et deux mesures, je te le répète, et avec cela on est sûr de n'être jamais juste et d'aller toujours de travers... Laisse-moi donc te dire, Jacques ! ta pierre de touche répondra sans que tu t'en mêles pour ainsi dire. L'ouvrier ne serait rien sans le

maître comme le maître ne serait rien sans l'ouvrier ; mais si aucun sentiment de justice ne les anime, si chacun ne considère que son intérêt sans prendre garde à l'intérêt de l'autre, tu comprends bien qu'avant long-temps la passion d'avoir les portera à se brouiller : alors l'ouvrier se trouvera sans ouvrage, le maître sans ouvrier, et tout deux se verront ruinés. Laisse-moi donc finir !... tandis qu'au contraire si l'ouvrier avait été juste et si le maître l'avait été, d'un côté on aurait compris qu'il y a des bornes au-delà desquelles le fabricant ne peut pas aller, de l'autre qu'il y a tel salaire qui ne suffit pas aux besoins d'un homme, même le plus sobre et le moins dépensier ; on se serait parlé avec modération ; chacun y aurait mis du sien ; l'ouvrier n'aurait pas cessé d'avoir de l'ouvrage, le maître de faire tra-

vailler; est-ce vrai, où n'est-ce pas vrai?

JACQUES. C'est vrai. Mais, vois-tu, André, sans les associations, les maîtres ne seraient point sages. C'est dans leur nature d'être rudes et âpres.

ANDRÉ. Tu parles aujourd'hui en ouvrier; que tu sois maître un jour, et tu diras qu'il est dans la nature de l'ouvrier d'être insolent et avide; et cela est et sera vrai, comme le dit M. Devil, tant que riches et pauvres, oisifs et travailleurs, auront en vue leur intérêt et non point la justice; et de même cela est et sera vrai, pour la même raison, en ce qui touche les gouvernés et les gouvernants.

JACQUES. Je ne dis pas non. Mais c'est une duperie d'avoir de la justice quand personne n'en a en ce monde.

ANDRÉ. Aussi long-temps que chacun dira

ce que tu dis-là, les choses ne cesseront pas d'aller comme elles vont, et l'on ne pourra point s'entendre.

Jacques. Ah bah! tu m'ennuies avec tous tes raisonnements!

André. Il est possible que je t'ennuie, mais, bien sûr, quelque chose te dit tout bas que j'ai pourtant raison de faire ces raisonnements. »

Jacques haussa les épaules sans répondre; il ne voulait point avouer que *quelque chose* le lui disait en effet; car ce qui est *vrai*, l'homme le reconnaît pour vrai en dépit de lui-même; il y est forcé, quel que soit l'intérêt qui le porte à soutenir hautement le contraire.

Jacques. Ainsi tu ne veux pas t'associer?

André. *Qui a compagnon a maître*; voilà

ce que je te répondrai dans *mon intérêt*, et cela ne me va pas.

JACQUES. Voyez-vous monsieur l'indépendant! mais c'est justement pour arriver à l'indépendance qu'on s'associe!

ANDRÉ. L'indépendance de qui?

JACQUES. De qui, de qui! l'indépendance voilà tout. Et d'ailleurs est-ce qu'on ne doit rien faire pour son pays?

ANDRÉ. C'est donc pour le bien de ton pays que tu veux entrer dans cette association qui donne, dis-tu, de l'argent aux associés?

JACQUES. Certainement! Quand on voit comment vont les choses, on se sent bouillir le sang dans les veines.

ANDRÉ. Eh! bien, alors, pourquoi recevoir de l'argent...

JACQUES *vivement*. C'est qu'il y a du risque,

vois-tu! Si l'on réussit, on aura des places; si l'on ne réussit pas, la prison...

ANDRÉ *tout aussi vivement.* Jacques, n'en disons pas davantage là-dessus! Je suis trop jeune et j'ai encore trop peu d'expérience pour être utile à mon pays comme je sens que je le pourrai un jour; et alors je ne m'informerai pas s'il y a de l'argent, des places à gagner ou la prison à craindre, pas plus que je ne me soucie aujourd'hui si ce que je fais me conduira à devenir prote ou à mourir sur la paille; mais, sans vouloir te rien dire qui ressemble à un reproche, je te répèterai cette belle maxime que j'ai trouvée dans l'un des livres que me prête M. Devil: *La justice pour les individus, consiste dans le sacrifice d'eux-mêmes à leur famille; pour la fa-*

mille, dans le sacrifice d'elle-même à l'État, et pour l'État dans le respect de certains principes inaltérables qui font le bonheur et le salut de l'espèce humaine.

JACQUES. C'est superbe ! et si superbe que je n'y comprends rien du tout.

ANDRÉ. Tu n'y comprends rien, Jacques! et pourtant tu as nourri pendant dix ans tes vieux parents ; tu t'es mis dans la gêne pour m'élever, moi, pauvre orphelin ! tu es allé te battre aux frontières dans le temps que l'ennemi est venu envahir notre territoire ; et, à l'époque où l'étranger régnait sur notre pauvre France, tu as préféré perdre ton pain, à rester comme ouvrier chez un homme que tu ne pouvais estimer parce qu'il ne se doutait pas de ce que c'est que l'amour de la patrie, et parce que, tout préoccupé de son opinion po-

litique, plutôt que de la justice, il applaudissait à ce qui se faisait alors!

JACQUES. Tiens! Marguerite t'a conté mes fredaines!

ANDRÉ. Eh! bien, Jacques, demande-toi s'il y a quelque chose du sentiment qui te poussait alors dans le sentiment qui te pousse aujourd'hui? »

Jacques sourit et répondit : « Ça commence à devenir clair! »

ANDRÉ. En écoutant ce que te dictait ton devoir, ou la justice, ou la vertu, car tout cela signifie la même chose, faisais-tu mieux ou plus mal que tu ne ferais à présent si tu n'écoutais que l'intérêt? Enfin, que penses-tu du Jacques d'autrefois?

JACQUES. Nous renvoyons le tout au bureau des renseignements, afin de savoir ce que

nous devons penser du Jacques d'aujourd'hui. Es-tu content? »

André serra cordialement la main que son beau-frère lui avait tendue.

CHAPITRE XXV.

La Vieillesse.

> Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est le plus souvent que la conséquence de notre vie passée.

Marguerite était bien heureuse en voyant l'affection sincère qui avait succédé à l'esprit d'animosité réciproque dont les deux beaux-frères avaient eu à s'accuser pendant tant d'années ; et, du fond du cœur, elle adressait les plus vifs remercîments à M. Devil. Elle remarquait que Jacques commençait à tenir quelque

compte à André de sa persévérance à remplir ses devoirs, et que lui-même se complaisait parfois à faire usage de sa pierre de touche pour juger, non les actions d'autrui, mais les siennes propres.

— « Je t'en prie, » disait-elle à André lorsqu'elle lui communiquait ses observations, « n'oublie pas que *ce ne sont point ceux qui se portent bien, mais les malades qui ont besoin de médecin*; et les médecins ne donnent à leurs malades que des médicaments proportionnés à leur force. Tâche donc que Jacques puisse toujours comprendre ce que tu lui dis; autrement tu le décourageras, et surtout, André, songe que ses cheveux commencent à grisonner; que tu n'es qu'un enfant comparativement à lui; qu'il ne conviendrait pas qu'un homme de ton âge, fit la leçon à un

homme plus âgé. Il t'écoute, c'est déjà beaucoup; il s'essaie à se servir de sa pierre de touche, depuis que tu lui as tant dit qu'il en a une, et bien certainement, tu dois t'en apercevoir, il devient meilleur! »

La leçon, faite avec douceur, n'en venait pas moins trop souvent à propos, et André rougissait. Comme tous les jeunes gens il ne faisait cas que de la jeunesse; les hommes d'un âge mûr ne lui paraissaient être que des gens incapables d'énergie, et les vieillards, pour la plupart, des personnages sans importance réelle et qui se vengeaient, par une mauvaise humeur continuelle, du malheur de n'être plus jeunes.

M. Devil n'avait jamais eu l'occasion de s'apercevoir des idées qu'André nourrissait à ce sujet; mais Marguerite, informée par les récits

mêmes d'André de bien des petits détails relatifs aux événements de peu d'importance qui arrivaient journellement à l'imprimerie, ne perdait aucune occasion de lui rappeler que respecter la vieillesse est encore un devoir; et l'un des premiers devoirs.

— « Tu en diras ce que tu voudras, Marguerite, » répondit un soir André, avec impatience; « mais les vieillards d'à-présent ne valent pas ceux d'autrefois. Nous voyons dans l'histoire que jadis ils donnaient l'exemple en même temps que des conseils; aussi on les respectait, on les écoutait... mais aujourd'hui !... c'est que tu ne te figures pas comme ils sont ambitieux! ambitieux de faire! Et faire quoi, lorsqu'on n'est plus bon à rien! »

— « Je t'en prie, » s'écria Marguerite, « fais attention à ce que tu dis! Crois-tu donc

que tu ne seras pas vieux à ton tour! et alors, André, comme tout du long de la vie, tu recueilleras ce que tu auras semé, et pas autre chose. Est-ce que M. Devil te paraît ambitieux ou ridicule!

ANDRÉ. M. Devil! ah! par exemple! si tout les vieillards étaient comme lui!...

MARGUERITE. Je ne suis pas bien habile en fait d'histoire, André; mais je me souviens de ce que notre grand'mère m'a raconté tant de fois de la vieillesse douce et aimable de beaucoup de gens qu'elle avait connus dans son jeune temps. Ces vieillards aimaient la jeunesse parce que la jeunesse les aimait et les respectait; mais comment veux-tu qu'aujourd'hui où l'on dédaigne homme et femme seulement parce qu'ils sont vieux, ils aiment la jeunesse parce qu'elle est jeune, c'est-

à-dire turbulente, insolente, dédaigneuse!

ANDRÉ. Crois-tu donc qu'on se laissera malmener uniquement parce que celui qui vous malmène est vieux?

MARGUERITE. Sais-tu ce que c'est que d'être vieux?

ANDRÉ. Je te le répète, c'est n'être bon à rien.

MARGUERITE. Et crois-tu que ce soit doux d'être obligé de se dire qu'on n'est bon à rien; de perdre chaque jour quelque chose de ses forces; de sentir ses facultés s'affaiblir; de se voir dévoué à des infirmités, à des souffrances qui n'auront pour terme que la mort?

ANDRÉ. C'est un malheur qui nous attend tous; ainsi le plus sage est de s'y résigner.

MARGUERITE. Et ceux que ce malheur n'a pas atteint, ne doivent aucune compas-

sion à ceux qui déja s'y trouvent soumis?

ANDRÉ. Je ne dis point cela.

MARGUERITE. Que dis-tu donc alors? Je te le répète, on ne recueille que ce qu'on a semé. Si, dans la jeunesse, on se livre à ses passions, si l'on s'abandonne à son ambition, à sa cupidité; si l'on sacrifie tout à sa propre convenance, si enfin on prend pour guide son intérêt au lieu de la vertu, on sera, dans sa vieillesse, ridicule par ses prétentions, insupportable par son humeur, égoïste, exigeant, avare et envieux de tous les avantages qu'on voit briller chez les autres, tandis que soi, on les a perdus.

« Mais pour cela, en est-on moins à plaindre? Bien au contraire, André; et je suis étonnée d'être obligée de te le faire remarquer, à toi qui as un bon cœur.

ANDRÉ. Mais, mon Dieu, Marguerite, tu me sermonnes, comme dit Jacques, à propos de rien. Je ne ferai point de mal à un vieillard, je l'aiderai même à marcher s'il est infirme, et je lui rendrai tous les services qui seront en mon pouvoir, mais je ne peux respecter que celui qui est respectable....

MARGUERITE. Tampis pour toi, André, si la vue seule de cheveux blancs ne t'inspire rien, ne dit rien à ton cœur ! Il faut que bien des années s'écoulent pour que les cheveux blanchissent, lorsqu'un grand chagrin ne les fait pas blanchir tout à coup ; et chaque année est composée de jour, chaque jour est composé d'heures que l'espoir trompé, que la douleur, fait paraître souvent bien longues et bien amères ! Il a beaucoup vécu, ce qui veut dire qu'il a beaucoup souffert, celui qui a des che-

veux blancs ! Et une chose à laquelle vous ne pensez pas, jeunes gens qui vieillirez à votre tour, c'est que vous exigez d'un vieillard, dont les facultés sont affaiblies, une force de caractère bien autrement grande que celle que vous pourriez trouver en vous-mêmes alors que vous jouissez de toutes vos forces ! Vous avez devant vous l'avenir que vous ne connaissez pas et dont vous espérez tout ; les vieillards ont derrière eux le passé qui ne leur apporte rien que des regrets ; vous ne redoutez pas la mort, parce qu'elle vous apparaît bien loin et glorieuse ; le vieillard en a peur, parce qu'elle est tout proche, à moins qu'il ne soit soutenu par le sentiment religieux !... Eh ! combien, des vieillards d'aujourd'hui, n'ont pas étouffé ce sentiment, avec tant d'autres dans lesquels

ils puiseraient le repos et le respect d'eux-mêmes !

André. C'est justement ce que je te dis depuis une heure, Marguerite ; et voilà ce qui fait qu'on ne peut les respecter.

Marguerite. Qu'as-tu donc fait, toi, André, de la bonté et de la charité qu'avant-hier tu prêchais à Jacques ? »

André devint plus rouge encore et ne répondit pas.

— « Je vois bien, » reprit Marguerite, « ce que j'ai à attendre de toi quand je ne serai plus *bonne à rien !*

— « Ah ! Marguerite, peux-tu dire une chose comme celle-là ! » s'écria André d'une voix altérée.

Marguerite. De toi ou de tout autre ; car,

si tu me conserves du respect parce que tu m'auras connue jeune, les autres ne voyant en moi qu'une vieille femme, pourront bien me repousser, se moquer...

André. Allons donc! Est-ce que jamais tu seras une méchante vieille! Eh! d'ailleurs je saurais bien punir les insolents...

Marguerite. Alors il faut te résigner à ne pas trouver mauvais que les enfants des vieillards, dont tu te permets de rire, te punissent tôt ou tard de ce manque de respect...

André. C'est bien différent! Je te connais, je sais ce que tu vaux...

Marguerite. Mon pauvre André, consulte ta pierre de touche, car tu bats l'eau! »

Et Marguerite se mit à chanter pour endormir son fils, dont les cris l'avaient attirée auprès du berceau.

A bien peu de temps de là, chez M. Devil, André fut témoin d'un entretien qui lui rappela celui qu'il avait eu avec Marguerite. Presque toutes les personnes que voyait M. Devil étaient des gens âgés, et chacun d'eux avait trouvé dans André un respect qui jamais ne s'était démenti.

Ce soir même on parla du peu d'égards que les jeunes gens en général ont pour la vieillesse ; André entendit répéter, quoiqu'en d'autres termes, les reproches que les vieux ouvriers de l'imprimerie adressaient aux jeunes ouvriers et aux apprentis, et il se surprit à les trouver fondés.

Il devint rêveur. La forme seule était changée ; le fonds restait le même. Tout ce que Marguerite lui avait dit, fut dit ce soir-là, et André, honteux des éloges qu'il avait reçus sur

son respect, sur sa déférence pour la vieillesse, revint au logis le cœur serré.

Il avait beau se dire que les amis de M. Devil ne ressemblaient point aux autres vieillards, sa conscience lui redisait tout bas ce qu'il se plaisait à répéter à Jacques : *Deux poids et deux mesures!* Et c'était à ceux que le malheur n'avait cessé de poursuivre depuis le berceau, qu'il accordait le moins de compassion et de respect!... C'était à ceux que leur impuissance menaçait de réduire à la misère; c'était à ceux que le sentiment de cette impuissance devait rendre encore plus malheureux, qu'il refusait les égards dûs à une infortune sans espoir, sans avenir!...

André résolut de changer de conduite, et il en changea en effet.

Les réflexions qu'il avait faites à ce sujet, le

conduisirent bientôt à une foule d'autres dont le résultat fut la nécessité, pour l'homme, de se préparer de bonne heure à vieillir, et c'est dans ce sens qu'un soir il parla à M. Devil, avec lequel il se trouva seul quelques instants avant l'heure à laquelle arrivaient ses amis.

— « Je suis bien aise, » répondit le bon vieillard, « de vous voir nourrir de vous-même des pensées que trop souvent on repousse à votre âge. Bien malheureusement on ne compte guère la vieillesse pour quelque chose dans ses rêves d'avenir ; et c'est un grand tort. Tous, à moins d'événements impossibles à prévoir, nous sommes presque certains de vieillir ; et la vieillesse, mon cher André, *nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage*, si, de bonne heure, nous n'avons point songé que le temps viendra où nos forces physiques et mo-

rales subiront la loi commune. Ce n'est donc pas assez de travailler dans la jeunesse à s'assurer du pain pour ses vieux jours ; il faut encore tâcher de préparer un avenir à cette intelligence qui aura besoin d'occupations proportionnées à des forces affaiblies par l'usage et par les années.

André. Monsieur, ceci est plus facile à des personnes comme vous qu'à de pauvres ouvriers.

M. Devil. J'en conviens, et cependant, mon cher André, pour tous les hommes, quel que soit le rang où le sort les place, *le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que la conséquence de la vie passée.* Si nous cherchions autour de nous, il serait facile d'en trouver des exemples. Remarquez que les vieillards qui supportent le plus pa-

tiemment le fardeau des années et les infirmités de l'âge, sont des hommes dont l'esprit a été éclairé par une instruction solide, dont les passions ont été maintenues dans de justes bornes par la raison et qui ont traversé les révolutions sans céder au torrent des ambitions nouvellement développées. Au contraire ceux qui eurent une jeunesse orageuse, que les circonstances ou leur volonté entraîna de pays en pays, et qu'une agitation intérieure, qu'ils ne cherchèrent point à maîtriser, empêcha de se trouver bien nulle part, éprouvent, jusque dans la vieillesse, ce besoin de mouvement, cette activité sans but déterminé qui tourmenta leur vie entière; elle ne sert aujourd'hui qu'à les rendre malheureux et même ridicules aux yeux d'une folle jeunesse sans indulgence, sans pitié pour personne, et que les

passions auxquelles elle s'abandonne conduiront peut-être à une vieillesse anticipée, et par cela seul digne de mépris : car il ne mérite que le mépris l'homme dont les facultés intellectuelles et morales et dont les forces physiques se trouvent affaiblies avant l'âge par l'abus qu'il en a osé faire, tandis qu'il est digne de respect, ou tout au moins d'égards, l'homme que les années ont courbé et blanchi.

André. Oui, c'est triste de vieillir, je le sens!

M. Devil. Vous devez sentir aussi que les vieillards sont à plaindre!... Plaignez-les donc, André, et tâchez de leur procurer encore quelques joies sur la terre ; de ces joies qu'ils ne peuvent puiser que dans les souvenirs du passé! Donnez-leur la satisfaction de voir un jeune visage s'épanouir et sourire à leurs discours...

Soyez enfin pour tous ce que vous avez été pour moi. Si mes conseils vous ont aidé à voir ce que vous avez en vous, votre confiance, votre tendresse m'ont fait passer d'heureux moments, et je vous en remercie! »

Ému jusqu'aux larmes, André porta à ses lèvres la main de M. Devil, et il s'écria : « Ah! monsieur! vous me remerciez! vous à qui je dois tout!

— « Je souhaite, » dit le bon vieillard avec un sourire affectueux, « que vos derniers jours soient embellis comme les miens le sont par vous! Mais pour arriver là, mon enfant, apprenez à vieillir! Osez voir de loin cet âge qui ne peut être supportable pour le vieillard et pour ceux qui l'entourent, que si, dans sa jeunesse, il fut maître de lui-même, que s'il sut s'oublier pour autrui! L'ex-

périence du monde donne tant de sujet de prendre les hommes en haine ou en pitié, qu'aisément on retombe dans l'orgueil en se comparant à eux; de l'orgueil naît l'égoïsme, et vous savez ce que l'égoïsme produit! »

André baissa la tête, et le silence se prolongea jusqu'à l'arrivée des amis de M. Devil.

CHAPITRE XXVI.

La Prospérité.

> Dans la prospérité, plus encore peut-être que dans l'adversité, il faut veiller sur soi-même!

Les mois, puis les années en s'écoulant, amenèrent, pour André et sa famille, la prospérité que produisent toujours la modération dans ses désirs, l'ordre, l'économie et la persévérance. André, par une conduite constamment loyale et franche, s'était mérité l'estime de M. Lambert qui le traitait en toute occasion

avec une distinction marquée; M. Filleul, revenu de ses préventions contre lui, laissait entrevoir la pensée de se l'attacher comme prote, malgré son jeune âge, lorsqu'il s'établirait comme imprimeur. Si les camarades du jeune ouvrier, jaloux de la considération *extraordinaire* dont il jouissait, s'en vengaient quelquefois par des sarcasmes ou des railleries, ses manières toujours réservées et polies imposaient bientôt silence aux plus insolents, tandis que la déférence qu'il montrait pour les vieillards et pour les ouvriers honnêtes gens, lui assurait des témoignages d'affection sincère de la part de tous ceux dont l'amitié vaut la peine d'être comptée pour quelque chose.

Jacques ne se trouvait pas moins favorisé par ce qu'on appelle vaguement le *sort* ou la *fortune*, sans remarquer qu'à l'exception de

quelques événements tout-à-fait indépendants de lui, l'homme dispose seul de son sort et de sa fortune par le choix qu'il fait entre ses passions et la raison. Du moment où Jacques s'était résigné à n'aller que selon ses moyens, à dompter son ambition et à se contenter de fonder petitement cet établissement qu'il avait rêvé en grand, les obstacles avaient paru s'applanir et s'étaient applanis en effet, parce que Jacques avait réuni ses forces sur un seul point, au lieu de les dépenser en impatiences et en tentatives inutiles; aussi voyait-on, depuis quelque temps, rouler dans les rues de Paris une petite charrette à bras, proprement peinte en vert, et sur laquelle on lisait en gros caractères : *Jacques Leroux, assembleur, brocheur et satineur.* On demeurait toujours au septième étage, mais on s'était

agrandi ; on avait un atelier où l'ouvrage abondait toute l'année; cette abondance venait de ce que Jacques Leroux jouissait de la réputation d'un homme de parole, modéré dans ses prix et qui préférait de petits bénéfices multipliés à de gros bénéfices toujours incertains et rares.

Bien convaincu, par sa propre expérience, que l'homme possède, dans sa pierre de touche ou conscience, un guide aussi sûr qu'éclairé, Jacques, pendant la semaine, *prêchait* à son tour ouvrières et ouvriers pour les amener à comprendre ce que lui-même avait enfin compris, que si l'on fait mal, c'est qu'on le veut, parce que chacun à la faculté de choisir entre le mal et le bien et de distinguer l'un de l'autre par cette seule question : *serais-tu bien aise que le voisin fît à ton*

égard ce que tu vas faire au sien? Et Marguerite ajoutait : — « *On se servira de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres. — Celui qui aime son prochain, accomplit la loi. — Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent, car c'est la loi et les prophètes.*

Le dimanche, on n'allait plus à la barrière ; Jacques, qu'un assez grand nombre d'ouvriers appelait *mon bourgeois*, sentait qu'il devait donner l'exemple et avoir toujours présent à la pensée *le rang* qu'il tenait dans le monde. Il passait une partie de la matinée à mettre en ordre, avec sa fille ou Marguerite, les comptes de la semaine. Vers midi, André revenait de l'imprimerie, et tout le monde se préparait à employer le reste de la journée le plus gaîment possible.

— « Liberté entière ! » disait Jacques. « Je ne connais que cela ! »

Marguerite ne pouvait obtenir autre chose lorsqu'elle lui représentait avec douceur qu'il y a des *devoirs* à remplir envers Dieu.

— « On l'implore dans l'infortune, » disait-elle, « et on l'oublierait dans la prospérité! Ah! Jacques, Jacques !...

— « Laisse-nous donc tranquille ! » s'écriait Jacques. « Est-ce que le bon Dieu se mêle de nos affaires?

— « Tu le croyais dans le temps où nous étions si malheureux ! Tu le priais alors !..

— « Eh! qui te dit que je ne le prie pas aujourd'hui !... Prêche ton frère et non pas moi !

— « André, j'en suis sûre, ne manque pas à son devoir !

— « Je te prie de croire que je remplis

aussi tous les miens, » répliquait Jacques.

Marguerite se taisait, et, du fond de l'âme, elle priait pour ceux qui ne savent pas quelle force et quelle grandeur l'ame puise dans la prière.

Presque toujours la journée, qu'on avait employée au plaisir de la promenade dans les jardins publics, sur les boulevarts ou dans les environs de Paris, se terminait au spectacle. Les gens assez *malheureux* pour jouir journellement de ces plaisirs-là, ne savent pas quelle joie vive y puisent ceux qui, toute la semaine, ont travaillé sans se permettre un seul instant de relâche. Jusqu'à cette *grande* toilette qu'on fait seulement tous les huit jours, jusqu'à ces courses bien longues dans les champs où l'on arrive chargé des provisions nécessaires pour un dîner sur l'herbe,

tout est bonheur, tout est jouissance; en quittant les vêtements de travail, on devient un tout autre homme et l'on se sent appelé à goûter comme les riches, et plus que les riches encore, ces moments de relâche où l'âme est en repos, où l'esprit est dégagé de souci; le jour d'après, on reprend ses travaux avec une force nouvelle et avec une gaîté qu'entretient autant le souvenir de la veille que l'espoir du dimanche suivant.

André, cependant, ne consentait pas souvent à *perdre*, comme il disait, toute une demi-journée, et souvent aussi il détournait Jacques de conduire sa famille au spectacle.

— « Annette grandit, » disait-il à son beau-frère; « elle a du penchant à la vanité, et il y a beaucoup de théâtres où je voudrais qu'elle ne mît jamais les pieds. Toi, qui ne lis rien,

Jacques, tu ne te doutes guère des choses qu'on y représente!

— « Je vous demande un peu, » répliquait Jacques, « le mal que pourraient lui faire ces bêtises-là! car ce ne sont que des bêtises. D'ailleurs il y a toujours de la morale au bout, et à la fin les scélérats sont coffrés et les honnêtes gens récompensés.

— « Est-ce que c'est toujours vrai? » demandait André. « Et quand ce serait toujours vrai dans le monde, ce ne serait pas encore de la vraie morale, tu sais!

Jacques. Oui, oui, je sais.

André. Et la vraie morale est une chose importante, cependant, à comprendre et à pratiquer. Si l'on se conduit bien dans le seul espoir d'une récompense, on croira peut-être pouvoir se conduire mal dès

qu'on verra que la récompense ne vient pas!

JACQUES. Elle vient toujours; on la trouve toujours au fond du cœur, si ce n'est ailleurs.

ANDRÉ. Voilà justement ce qu'il faut qu'Annette arrive à bien sentir et à bien comprendre; autrement elle courrait le risque de devenir... ce que sont beaucoup trop de jeunes filles à Paris.

JACQUES. Jour de Dieu! si Annette s'avisait...

ANDRÉ. Annette sera j'espère ce qu'a été et ce qu'est encore sa mère. Mais comment Marguerite a-t-elle conservé sa candeur d'ame et sa droite raison?

JACQUES. La grand'maman était sévère, je m'en souviens!... C'est fini, Annette n'ira plus au spectacle. Sa mère n'y était jamais allée avant que de se marier.

ANDRÉ. Jacques, je t'en prie, ne va pas d'un

extrême à l'autre. Le spectacle est un des plaisirs les moins dangereux, et il faut du plaisir à la jeunesse. Seulement si tu veux me demander d'avance...

JACQUES. Ah! ça, mais tu es donc bien *savant*, que tu peux dire, sans l'avoir vue, *cette pièce est bonne, celle-ci ne vaut rien pour Annette?*

ANDRÉ. Est-ce que les journaux ne rendent pas compte de toutes les pièces nouvelles?

JACQUES. C'est égal; moi j'aurais beau lire ce qu'ils en disent, je n'y verrais que du feu.

ANDRÉ. Remarque une chose, Jacques; c'est que les gens qui prennent pour guide le devoir se trouvent, par cela seul, doués d'un bon sens tellement sûr, qu'ils seront capables de juger soit une pièce de théâtre, soit un livre,

du moins sous le rapport moral, mieux que bien des savants.

JACQUES. Voyez-vous ça ! il faut que j'essaie pour voir.

ANDRÉ. Essayons dès ce soir. J'ai des billets pour le Vaudeville ; je comptais y conduire Thomas ; y veux-tu venir ?

JACQUES. Diable ! mais c'est que la besogne presse ; si c'était pour dimanche prochain, je ne dis pas !... On ne veille donc pas chez vous aujourd'hui ? »

André rougit, et répondit que lui aussi il avait de la besogne ; et il déchira les billets.

— « A la bonne heure ! » s'écria Jacques en riant ; « on peut prêcher tant qu'on veut en paroles quand on prêche aussi d'exemple. Vois-tu, André, j'aime autant que tu n'ailles point à ces théâtres où tu dis qu'il se débite des sot-



Horace Lecoq del

André rougit, et déchira les billets.

tises; car, tout *compagnon du devoir* que tu puisse être, tu es jeune et dans un âge où l'on oublie volontiers de consulter sa pierre de touche! »

André rougit encore plus fort, et pour échapper aux observations de Jacques, qui portaient coup, il prit le parti de retourner à l'imprimerie.

— « C'est pourtant bien dur, » se disait-il quelquefois, « de travailler comme je fais, à présent que j'ai devant moi de l'argent et des espérances! Faut-il donc ne jouir jamais de rien et passer sa vie enfermé dans un atelier! »

Le lendemain de ces belles réflexions, André, vêtu tout-à-fait en *monsieur*, partait *incognito* avec quelques jeunes gens dont il avait fait connaissance à l'imprimerie, et s'en allait pour la journée à Versailles.

Il ne se passa rien d'extraordinaire ni de positivement blamable dans cette partie arrangée depuis long-temps ; on fit bien des folies, on dépensa beaucoup d'argent, et l'on ne revint à Paris que vers le milieu de la nuit.

Marguerite avait deviné cependant qu'André n'était pas allé à l'imprimerie, en trouvant sa chambre fermée à clef.

Quand Jacques fut endormi, elle se releva doucement, décidée à veiller jusqu'au jour, s'il le fallait, afin de voir André rentrer.

Les sourcils du jeune homme se froncèrent à l'aspect de sa sœur, encore debout à cette heure avancée.

— « M. Lambert t'a envoyé chercher deux fois, » dit-elle paisiblement ; « et ce soir on est encore venu de sa part. Si tu n'es pas trop fatigué, je t'engage à y aller de suite.

— « J'irai demain, » répondit André avec humeur.

— « Comme il te plaira. » Et Marguerite rentra chez elle.

Après bien des hésitations, André se décida, tout en maudissant son sort, à se rendre chez M. Lambert.

— « Vous auriez dû m'avertir, » dit M. Lambert, qui travaillait à son bureau, « que vous ne viendriez pas de toute la journée ni cette nuit. Me voici dans l'embarras. Jamais cette brochure ne pourra être livrée demain soir; et il faut qu'elle le soit; j'ai donné ma parole. André! André! prenez garde de perdre en quelques jours le fruit de plusieurs années de bonne conduite et de travaux assidus! Tout vous prospère, je le sais et j'en suis charmé, car j'estime votre famille; mais dans

la prospérité, plus encore peut-être que dans l'adversité, il faut veiller sur soi-même!... Retournez chez vous; j'ai dû confier hier soir à un autre ce que j'aurais voulu ne confier qu'à vous.

— « Monsieur, dit André, vous savez avec quelle promptitude je travaille. En quelques heures j'aurai rattrapé le temps perdu.

— « Le temps perdu ne se retrouve jamais, » répondit M. Lambert.

André pria, supplia, et enfin M. Lambert consentit à ce qu'il allât aider l'ouvrier qui travaillait seul dans un atelier séparé. Chez les imprimeurs, il est des ouvrages dont l'exécution exige autant de discrétion que de célérité.

Le travail d'André se resssentit de l'agitation où il était, plus encore que de la fatigue de la

journée; et certainement personne, en voyant les fautes nombreuses de l'épreuve qu'il porta à M. Lambert vers le matin, n'aurait reconnu le compositeur exercé, et renommé même pour l'exactitude de sa composition.

Cependant il fut possible de livrer la brochure le soir du jour suivant, mais fort tard; et alors seulement André revint au logis.

Vainement, pendant une heure ou deux, il chercha le sommeil, dont les fatigues de la journée et de la nuit précédentes, lui faisaient un si pressant besoin: sa conscience excitait des pensées tellement pénibles, que son agitation augmentait. Les souvenirs venaient en foule, et loin d'apporter des consolations, chacun au contraire pénétrait de plus en plus André de la croyance que la prospérité ne lui valait rien. Bien malgré lui, il était obligé de

reconnaître qu'en beaucoup de circonstances il avait mis de la nonchalance à l'accomplissement de ses devoirs ; qu'il se laissait aller à se pardonner bien des choses qu'autrefois il ne se fût point pardonnées, et, honteux de lui-même, il regrettait presque de voir finir cette lutte dans laquelle du moins il s'était toujours trouvé homme. L'ambition l'agitait de nouveau. Riche maintenant, comparativement au passé, il se sentait beaucoup moins porté à l'obligeance, à la bienfaisance, et beaucoup plus disposé à dépenser sans compter, qu'à économiser ; seul moyen cependant d'augmenter ce *trésor* auquel, au milieu de tant d'alternatives de joie de le posséder et d'envie de le consacrer à satisfaire ses fantaisies, il tenait au fond bien plus vivement qu'il ne voulait se l'avouer.

Vers le jour, il s'endormit enfin, mais en se répétant ces mots de M. Lambert :

Dans la prospérité, plus encore peut-être que dans l'adversité, il faut veiller sur soi-même!

CHAPITRE XXVII.

Le vrai but.

> Il est un but à la vie, et seul il peut l'atteindre l'homme qui ne connaît d'autre loi que celle du devoir.

ANDRÉ n'avait perdu ni le besoin ni l'habitude d'aller voir le bon M. Devil, bien cassé, bien vieilli depuis trois ans; et toujours il retrouvait auprès de lui la paix du cœur. La sérénité de ce vieillard, le calme avec lequel il supportait de vives souffrances et des infirmités qui le mettaient dans la dépendance de

tout son entourage, excitaient chez André des réflexions salutaires, et il se sentait redevenir meilleur. Se souvenant alors de ce que M. Devil lui avait dit de la triste destinée réservée en ce monde aux vieillards, il reconnaissait qu'en effet il faut, dans la vieillesse, un courage bien autrement grand que dans le jeune âge où la force morale n'est pas mise à des épreuves aussi rudes, parce qu'on a devant soi des années et l'espérance, et il s'indignait contre lui-même des accès de faiblesse qui le réduisaient à être moins qu'un enfant.

— « Monsieur, » dit-il un jour avec un singulier mélange d'impatience et de joie, « le bonheur m'en veut, et je ne sais qu'en faire. Me voici presque libéré du service militaire. Le numéro qui m'est échu en partage est si élevé, qu'il n'y a pas d'apparence que je sois

obligé d'acheter jamais un remplaçant. Quand je pense à cela et à l'argent que j'ai de placé, il me prend comme des vertiges, comme des envies de le jeter par la fenêtre, c'est-à-dire de me passer toutes mes fantaisies, de vivre grandement, tant que l'argent durera, et puis ensuite de me remettre à travailler comme par le passé.

— « Et c'est un homme raisonnable qui me tient de semblables discours ! » repartit M. Devil. « Un *sage* qui disait, à l'imitation d'un autre sage de l'antiquité à la vue de tout le luxe dont s'entourent les grands : *Que de choses dont je peux me passer !*

André. Que voulez-vous, monsieur, la prospérité ne me vaut rien !

M. Devil. Elle ne vaut jamais rien à celui qui oublie qu'il y a de la misère ! »

André détourna les yeux, et roula entre ses doigts la plume qu'il venait de prendre sur la table.

— « Elle ne vaut rien encore, » ajouta M. Devil, « à quiconque oublie, dès quelle luit, que s'il cédait à ses fantaisies, tous les trésors de la terre ne pourraient bientôt suffire à lui donner ce qui n'est qu'en lui, le bonheur; le seul bonheur qui soit vrai, le sentiment de l'accomplissement de ses devoirs et de la félicité qu'on répand autour de soi par l'exercice constant de la vertu.

« Eh quoi! André, c'est vous, vous qui hier encore pour ainsi dire, ne trouviez de jouissances vraies que dans la modération et dans l'empire acquis sur vous-même, c'est vous qu'un peu d'or met en délire! Vous avez du superflu et vous ne songez pas que tant de

gens manquent du nécessaire! Il est donc bien loin le temps où vous preniez sur ce qui était pour vous le nécessaire, afin de soulager vos frères! Je vous ai connu charitable, bienfaisant, généreux, et aujourd'hui que vous voilà *riche*, vous n'avez pas même une pensée à donner à ceux qui souffrent! »

André continuait de se taire; toute sa contenance décelait le plus grand embarras.

— « Jeune homme, » reprit M. Devil, « cette épreuve est difficile, tâchez de n'y point succomber! Moi je vous vois riche, oui, très riche, beaucoup plus riche que vous ne l'imaginez; non parce que vous avez des épargnes que quelques fantaisies auraient bientôt dissipées, mais parce que vous possédez l'estime d'une foule de personnes auxquelles vous ne vous adresseriez pas en vain pour pro-

curer quelqu'appui à ceux qui en ont besoin ; et vous savez que l'appui d'un honnête homme est un trésor plus précieux mille fois que ceux qui se composent de monceaux d'or !

André *avec émotion.* Oui, je le sais, monsieur !

M. Devil. Autour de vous s'agite une foule d'enfants privés de ce qui vous manquait à leur âge, d'instruction et d'éducation surtout. Ne pouvez-vous rien pour eux? n'avez-vous ni temps, ni leçons à leur donner pour les mettre en état de se distinguer? N'avez-vous aucun encouragement à leur procurer en attirant sur eux ces regards bienveillants qui éveillèrent en vous la noble ambition de devenir homme! C'est une grande erreur, André, de croire qu'on ne peut être utile qu'en prêtant ou qu'en donnant de l'argent ! Il est bien heureux

celui qui peut aider à la fois de sa bourse, de son crédit, de son temps; mais il n'est pas un être au monde qui ne puisse, au moins d'une de ces trois manières, secourir ses semblables, et toutes les trois sont à votre disposition. Quels projets formez-vous pour l'avenir?

André. Monsieur... je ne comprends pas.

M. Devil. Avez-vous l'intention de vous marier un jour?

André. Certainement, monsieur.

M. Devil. En ce cas, comment pouvez-vous songer à dissiper follement le fruit de votre travail? Si encore vous ne perdiez que cela!... Mais ce que vous perdriez de bien plus précieux, André, ce serait l'habitude du travail; et cette habitude, entretenue soigneusement, est une des sources où l'homme puise les jouissances les plus pures, les plus certaines

et les plus à l'abri des changements de fortune, des altérations de la santé, des infirmités de la vieillesse. S'il fallait, pour la conserver, sacrifier *l'argent* que vous possédez, je vous dirais : *N'hésitez pas!* Mais ce sacrifice ne sera point nécessaire du moment que vous voudrez faire pour autrui tout ce qui fut fait pour vous. André, André, est-ce donc vous qu'un peu d'or a pu changer à ce point! Vous que j'ai vu tourmenté de la noble passion d'être utile à l'humanité, vous que j'ai vu animé de la noble ambition d'être compté au nombre des citoyens que la patrie distingue et reconnaît pour ses dignes enfants, vous ne trouvez d'autre usage à faire de vos *richesses* et d'un temps précieux, que de les dissiper en vaines folies!

— « Monsieur, » dit André d'une voix

émue, « la preuve que je ne suis pas tout-à-fait changé, c'est que j'ai senti le besoin de vos conseils et que je suis venu les chercher.

M. Devil. Il vous manqueront bientôt, mon enfant! Sachez donc dès à présent vous servir des lumières que vous avez en vous, pour voir clairement ce que le devoir ordonne. Vous le savez, ses lois sont absolues; elles ne fléchissent devant aucune considération; elles ne souffrent point d'interprétation ni d'accommodements au temps et aux circonstances. Que l'homme soit donc dans la prospérité ou dans l'adversité, il *doit* rester maître de lui; s'il ouvre la porte aux passions, il cesse d'être homme. Adieu, André. Les longs entretiens ne me valent plus rien. Allez, mon ami, et veillez sans relâche sur vous-même! »

Marguerite, ce soir-là, vit s'ouvrir devant

elle le cœur de son frère, qui lui était resté fermé depuis plusieurs mois.

— « *Fais ce que dois, advienne que pourra!* » dit-elle après avoir reçu les confidences d'André. « Ce sont tes nouvelles connaissances qui t'ont soufflé toute sorte d'idées tout au rebours du bon sens. Est-ce que tu ne l'as pas bien vu?

André. Crois-tu donc, Marguerite, qu'à mon âge et placé comme je le suis, on ne soit pas exposé à faire des connaissances de tous les genres?

Marguerite. Où serait le mérite de se bien conduire si l'on n'avait point à lutter contre la tentation de céder à l'exemple et de se conduire mal? Ce qui me chagrine, André, c'est que tu as l'occasion d'être utile à un ami, et tu hésites! Prête à Thomas Laferté les six cents

francs qu'il te demande pour payer son apprentissage de tabletier. C'est un honnête garçon que tu tireras de peine et que tu empêcheras ainsi de devenir un mauvais sujet; car on fait mal un état qui déplaît. Puisqu'il ne veut pas absolument être imprimeur, et puisque déja il est tourneur habile, tu es sûr de le voir l'année prochaine employé chez les bons fabricants de Paris. Il a encore deux ans devant lui avant le tirage au sort; s'il prend un mauvais numéro, tu pourras l'aider, car tu es plus riche que lui.

« Quant à ce que M. Filleul t'a dit de l'envie qu'il a de t'avoir comme prote quand il sera imprimeur, c'est à toi de voir ce que tu devras faire alors; d'abord par rapport a M. Lambert qui t'honore d'une confiance que bien sûr il ne donnera pas ailleurs d'ici long-

temps, et ensuite par rapport à M. Filleul dont tu connais le caractère changeant.

André. Oh! mon parti est pris; et cette fois ce n'est pas difficile. Le devoir s'accorde avec mon intérêt; je ne quitterai pas, pour M. Filleul, M. Lambert à qui je dois tant et sur qui je peux compter.

Marguerite. Je suis plus vieille que toi, André, et j'ai toujours vu, par le résultat des actions qu'on a pu faire, que toujours l'intérêt personnel *bien entendu* s'accorde avec le devoir. »

La joie de Thomas, en apprenant que son vœu le plus cher allait être rempli, fit du bien à André, et il sentit enfin bien clairement que l'homme doit donner à sa vie un autre but que celui de faire fortune; ce but c'est d'être utile non seulement à sa famille, à ses amis, mais à

ceux qui, pour sortir de peine, n'ont besoin que de voir tendre vers eux une main secourable.

Ce premier aperçu fut suivi de réflexions sérieuses sur l'utilité dont l'homme peut être ici-bas à ses semblables. André avait fait l'épreuve, auprès de M. Devil, des fruits que porte le sacrifice de quelques heures à la culture d'une jeune ame qui s'ignore encore elle-même. Assurément, si M. Devil lui avait donné beaucoup d'argent, le service eût été plus dangereux peut-être que profitable; si, de même, M. Lambert ne lui avait pas laissé gagner par son travail le titre d'*homme de conscience,* tout le monde aurait crié à l'injustice, il se serait abandonné à l'orgueil, et il aurait plus d'ennemis aujourd'hui qu'il ne comptait d'amis. Eh bien ! ne pouvait-il pas faire pour autrui ce qui avait été fait pour lui ? Chaque

homme ne pouvait-il et ne devait-il pas le faire pour un autre, et n'était-ce pas servir utilement son pays que de travailler à développer ce sens moral dont partout l'espèce humaine est douée et que presque partout on laisse sans culture?

Bientôt André se trouva conduit à se demander si les agitations politiques, si l'esprit de parti, qui troublent les états, ne viennent pas plutôt de l'ignorance de lui-même, où l'homme passe sa vie, que de la misère publique? Et cette misère publique, d'où vient-elle? sinon de la même cause.

Il fut effrayé d'abord d'avoir osé se proposer un problème qui a fait écrire tant de volumes ; mais la solution lui parut se présenter presqu'aussitôt, et il crut voir que la source de tant de maux est en effet dans l'ignorance géné-

rale des forces morales que l'homme possède : car cette ignorance permet aux passions de prédominer presque sans obstacle ; et les passions les plus fortes ne sont-elles pas l'amour de l'or, l'amour des grandeurs, qui conduisent à tous les vices, à tous les crimes ? et ces passions ne réduisent-elles pas l'homme à la condition de vil esclave des grands, des riches, des ambitieux, des circonstances, mêmes les moins puissantes ? Avec ces circonstances, l'homme change, parce que son intérêt change aussi ; et il renverse les dieux qu'il vient d'élever, si ces dieux ne satisfont point les passions qui le dévorent ; et dès que son *intérêt* lui paraît l'exiger, il sacrifie famille, honneur, patrie, en proclamant hautement les droits de la patrie, le respect de l'honneur, l'amour de la famille !

— « Oui, » se dit André dont les joues étaient en feu et dont les yeux étincelaient, « il est un but à la vie, et seul il peut l'atteindre l'homme qui ne connaît d'autre loi que la loi du devoir! Mais pour qu'il la connaisse, cette loi, pour qu'il sache qu'il a en lui la puissance de *vouloir*, de vouloir ce qui est bien, ce qui est juste, dût son *intérêt* même en souffrir, il faut d'abord qu'il apprenne à se connaître lui-même! »

De ce jour seulement, André sentit qu'il était homme, et de ce jour seulement il comprit l'importance de cette attention sur tous les mouvements du cœur que tant de fois M. Devil lui avait recommandée, et qui seule empêche l'égoïsme de se faire des armes de tout et de mettre l'intérêt personnel à la place de la vertu.

CHAPITRE XXVIII.

L'Amour et le Mariage.

> Tromper l'objet de ses désirs, lui préparer de longs regrets, l'avilir, le livrer à la honte, est-ce là aimer!

Les moyens, pas plus que la volonté ne manquaient à André pour marcher vers le vrai but de la vie de l'homme, le perfectionnement de ses facultés morales et de celles de ses semblables. Il voyait autour de lui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, prédominer surtout la passion de l'or; et les journaux, les

livres nouveaux lui apportaient des exemples multipliés des erreurs au moins étranges et des crimes odieux que cette passion enfante. Alors il comprenait l'immensité de la tâche qu'il osait entreprendre, et le découragement s'emparait de son ame. A quoi bon user inutilement ses forces à lutter contre le torrent pour en sauver d'autres que lui et sa famille! Une pensée subite le faisait rougir de ce retour si prompt vers l'égoïsme et il se disait : « Je ne réussirais que pour un seul, que la tâche qui m'est imposée serait remplie, du moins selon mes moyens! »

André se résignait donc à faire ce que lui ordonnait le devoir, dans le cercle borné au-delà duquel il ne pouvait encore aller; mais il apportait un soin particulier à l'éducation de sa nièce et de son filleul. Ici,

tout le secondait. Marguerite et Jacques prêchaient d'exemple autant que de paroles ; Xavier commençait à comprendre qu'on ne se cache que pour mal faire, et Annette montrait déja une réserve, une modestie, qui la distinguaient de la plupart des jeunes filles de son âge et de sa classe. Elle n'était pas sérieuse cependant, mais sa gaîté avait quelque chose de si doux et de si pur, que les apprentis, familiers avec les jeunes ouvrières évaporées et coquettes que Jacques employait à l'atelier, n'osaient pas se permettre devant elle ces plaisanteries grossières qui, de si bonne heure, initient la fille du peuple au vice, et éteignent en elle la pudeur, principale sauve-garde de la vertu chez les femmes. Jacques lui-même, à mesure que sa fille grandissait, mettait plus de retenue dans ses discours, et l'amour paternel

lui faisait comprendre ce qu'il avait nié jusqu'alors, de quelle importance il est que, dans la famille comme au dehors, la femme soit respectable et respectée ; elle , la première institutrice de l'homme enfant; elle, la compagne de l'homme fait; elle, la consolatrice du vieillard! Et après bien des années de souffrances et de luttes courageuses, Marguerite se voyait rendre justice enfin par son mari! Ce bonheur bien grand était augmenté encore par la pensée qu'elle le devait en partie à l'amour de Jacques pour sa fille chérie. Une mère est si heureuse de devoir quelque chose à son enfant!

André, cependant, était arrivé à l'âge où des idées toute nouvelles font bouillonner le sang du jeune homme. Mais, élevé comme il l'avait été, il ne pouvait considérer l'amour et le mariage avec la légèreté dont ses camarade se

vantaient. Marguerite lui avait donné la plus haute idée de ce que peut et doit être la femme, et si quelquefois une jolie figure le faisait rêver, la raison reprenait bientôt le dessus.

— « Veillez sur vous-même ! » répétait, plus souvent que jamais, le bon M. Devil. « Pour un homme de votre caractère, mon cher André, l'amour et le mariage sont choses sérieuses, et c'est peut-être ici que la probité est mise à de plus rudes épreuves ! Vous trouverez une foule d'hommes, réputés d'ailleurs honnêtes gens, qui ne se feront pas scrupule de séduire la femme ou la fille de leur ami, et qui, en tout ce qui a rapport à l'intérêt pécuniaire, ne se permettraient pas la moindre indélicatesse.

— « Singulier scrupule! » s'écriait André. « Abuser de la confiance d'un ami pour lui ravir son plus cher trésor, l'honneur de sa femme ou de sa fille, n'est-ce donc pas un crime cent fois plus monstreux que le vol!

M. Devil. Malheureusement le monde ne le considère pas toujours ainsi!

André. Ah! je le sais, monsieur! Le père et le mari trompé prêtent à rire, voilà tout; tant les passions aveuglent l'homme qui s'y abandonne! Il suffirait cependant aux rieurs de se dire : *Il peut m'en arriver autant quelque jour*, pour prendre au sérieux ce qui leur paraît si risible. Mais qui est-ce qui pense à cela? Personne.

M. Devil. Vous avez raison, personne. Et savez-vous pourquoi? C'est que l'homme préfère des principes corrupteurs qui secondent

ses passions, aux principes sévères qui les contrarient. On traite de folies de jeunesse ce qu'il n'est pas possible de justifier; on répond aux censeurs importuns que les facultés intellectuelles et physiques ont été données à l'homme pour multiplier ses jouissances; les dévots trouvent avec le ciel des accommodements, les philosophes demandent à leur intelligence des raisonnements, et tous vous disent qu'il est sage, celui qui use de tout sans jamais abuser.

André. Mais les facultés morales, monsieur, ne font-elles pas naître aussi des besoins?

M. Devil. Chez vous, André, et chez tous ceux à qui l'instruction n'a point appris à ne voir que des préjugés dans ce qui condamne leurs passions. Les savants, les philosophes

prétendus, vous disent tous que la pureté de mœurs est un préjugé qui a vieilli, comme tant d'autres préjugés.

André. Je serais curieux de savoir s'ils voudraient avoir eu pour mère et avoir pour sœur, pour femme, pour fille, des femmes qui regarderaient les principales vertus de leur sexe comme des préjugés!

M. Devil. Demandez-leur aussi s'ils voudraient avoir pour ami un homme qui aurait pour principe de nier l'existence de la vertu comme du vice, et de poser en fait qu'en ce monde il n'y a rien de positivement mal, rien de positivement bien, que tout est relatif? Leur intérêt personnel mis en jeu, les éclairera momentanément sur ce qui est mal, sur ce qui est bien, quoiqu'ils en disent; mais que les passions l'emportent sur l'intérêt per-

sonnel, ils retomberont dans leurs vieilles erreurs.

« Et l'une des plus coupables, mon cher André, entre toutes ces coupables erreurs, c'est celle qui pousse l'homme à tromper un être que sa faiblesse physique devrait seule suffire à rendre l'objet de la protection constante du plus fort. L'homme réputé le plus probe, manquera sans scrupule de *probité* envers les femmes : car la probité ne consiste pas seulement à ne point dérober, à ne point voler, à ne point vendre son honneur pour une place ou un ruban; elle consiste à ne faire jamais rien de ce que la délicatesse condamne. Ainsi, il n'est pas probe l'homme qui prodigue à la femme, pour la séduire, des promesses qu'il sait d'avance ne pas vouloir tenir.

André *vivement.* Non seulement, monsieur, il n'est point probe, mais il est lâche puisqu'il s'adresse à un être que sa faiblesse physique et l'opinion établie mettent hors d'état de se venger. C'est abuser odieusement de sa force, c'est s'avilir, c'est être lâche, je le répète, et voilà tout.

M. Devil. Non, mon enfant, c'est aimer!

André. Aimer! cela, aimer!

M. Devil. Vous voilà justement disant avec une femme célèbre: *Tromper l'objet de ses désirs, lui préparer de longs regrets, l'avilir, le livrer à la honte, est-ce là aimer!*

André. Non certes! que ferait-on de plus si l'on haïssait! Mais, monsieur, il y a pourtant de véritable amour dans le monde.

M. Devil. Le véritable amour, André, doit être rare partout où se trouve étouffé dans

l'ame ce qui surtout constitue la vertu, l'abnégation de soi-même. Quiconque rapporte tout à soi, est aussi incapable de dévouement à sa famille, à ses semblables, à son pays, que de véritable amour.

André. Je comprends cela, monsieur!

M. Devil. Et ceci est vrai pour la femme comme pour l'homme.

André. C'est ce que je comprends encore. Je n'ai qu'à comparer Marguerite et Annette avec les femmes et les jeunes filles qui travaillent à l'atelier, pour sentir la différence qu'il y a de femmes à femmes. Monsieur, le véritable amour, comme tout ce qui est vrai, doit ne s'altérer jamais?

M. Devil. Le véritable amour ne peut durer long-temps qu'autant qu'il est fortifié par l'estime, et il est impossible que des gens qui

bravent toutes les lois morales et sociales, puissent s'estimer long-temps.

André. Monsieur, je ne parle que de l'amour dans le mariage; l'autre ne mérite pas le nom d'amour.

M. Devil. Vous êtes bien en arrière de notre époque, mon pauvre enfant!

André. Je le sais, monsieur. Mais il ne dépend pas de moi de regarder comme progrès ce que ma pierre de touche me montre comme décadence, pour ne pas dire plus!

M. Devil. L'amour, on l'a dit long-temps, mon cher André, est une fièvre qui exalte au plus haut point toutes les facultés de l'homme. Cette fièvre-là, pas plus qu'aucune autre, ne saurait être éternelle; mais si l'objet qui l'a fait naître mérite en même temps notre estime et cet attachement sincère qu'excitent les qua-

lités de l'ame, au délire de la passion succède une affection profonde, à l'épreuve du temps, des revers de fortunes, de la perte même de la beauté; et cette affection intime et sacrée s'augmente encore du seul amour qui soit inaltérable, de l'amour paternel ou maternel. Voilà, mon enfant, ce que devient l'amour dans le mariage. Mais loin d'arriver à cette plénitude de bonheur, on n'arrive qu'au plus déplorable malheur si l'on s'est laissé prendre aux avantages extérieurs. Chaque jour qui s'écoule, met en lumière un défaut, un travers; les yeux sont charmés encore, mais le cœur se gonfle d'amertume et de douleur. Aveuglé par l'amour, on a cru que de beaux traits servaient d'enveloppe à une belle ame; on s'est imaginé que celle qui ne sut pas être fille soumise et dévouée, deviendrait bonne épouse,

bonne mère; que celui qui sacrifia sa famille à l'ambition ou à la cupidité, serait bon époux et bon père; comme si, d'une ame remplie de l'amour de soi-même, pouvaient jamais sortir les nobles sentiments qui portent à sacrifier, jusque dans les moindres détails de la vie, sa propre satisfaction à celle d'autrui, ses passions fortes ou puériles à la seule passion du devoir!

« Et ici encore, l'homme abusant de sa force, punit sans pitié de la méprise qu'il a faite, la malheureuse que les lois lui livrent; il foule aux pieds l'idole qu'hier il encensait, et cette femme qui ne peut comprendre que ce n'est point elle qu'on a aimé, mais un être imaginaire revêtu de ses traits, devient victime... ou coupable!

« Alors, mon cher André, plus de bonheur possible! Trompé dans ses plus chères espé-

rances et trompé par sa propre folie, il faut à l'homme bien de la vertu pour ne point abjurer toute vertu, pour ne point adopter ces principes corrupteurs qui rendent irréparable un malheur que la patience, qu'un juste retour sur soi-même auraient peut-être donné les moyens d'adoucir.

« Jeune homme, ne l'oubliez jamais! Nous avons tous en nous un guide en même temps qu'un juge de nos sentiments les plus secrets; ce n'est donc point à autrui, ce n'est donc pas à un *sort contraire* qu'il faut nous en prendre lorsque nous ne trouvons que misère là où nous avions cherché le bonheur, c'est à nous seuls! »

A quelque temps de là, André dit un soir à Marguerite : « As-tu jamais songé que je dois me marier un jour? »

— « Oui, André, plus d'une fois! » répondit Marguerite. « Il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul, et quand il a un état qui lui donne la possibilité de nourrir une famille, il est temps pour lui de songer à s'établir.

André. Tu es donc d'avis qu'on doit se marier jeune?

Marguerite. Pas trop jeune, et cela dépend, vois-tu, de la place qu'on occupe dans le monde. Nous autres ouvriers, nous devons songer qu'un état étant nécessaire aussi à nos enfants, à qui nous ne pouvons rien laisser, il ne faut pas que nous soyons déja vieux quand ils commencent à pouvoir gagner leur vie; autrement ce serait faire peser sur eux une charge au dessus de leurs forces. Les pères et mères encore capables de travailler lorsque leurs enfants deviennent ouvriers, leur sont

d'un grand secours, et c'est une chose à considérer pour eux. Pour nous, André, il faut considérer qu'en se mariant jeune, on apporte des deux côtés moins d'habitudes prises, un caractère plus souple, plus porté à l'indulgence, et tout cela est important en ménage.

André. Je le pense ainsi.

Marguerite. Est-ce que déja tu songerais à t'établir? Ce serait trop tôt pourtant.

André. J'y songe sans doute, mais pas pour à présent; j'y songe parce que c'est une chose dont il faut s'occuper long-temps d'avance, et c'est toi, Marguerite, que je charge de me chercher une femme.

Marguerite. Volontiers, André; mais à la condition que tu m'aideras à trouver un mari pour Annette.

ANDRÉ. J'ai quelqu'un en vue.

MARGUERITE. Thomas Laferté, n'est-ce pas?

ANDRÉ. Oui; c'est un honnête garçon, et je pense que ce sera un honnête homme.

MARGUERITE. Et pour toi? Est-ce que tu ne penses à personne?

— « Pas encore, » répondit André qui rougit légèrement. « Non que je n'aie trouvé déja quelques jeunes filles à mon gré; mais le mariage est une chose si sérieuse!

MARGUERITE. Les paroles d'amour, dites à une jeune fille, sont quelque chose de bien sérieux aussi!

ANDRÉ. Je le sais!

MARGUERITE. Les hommes l'oublient trop souvent!

ANDRÉ. Je ne l'oublierai pas, Marguerite!

MARGUERITE. Je compte sur ta promesse!

Écoute, André, si pourtant les passions de ton âge l'emportaient, songe à Annette! En songeant à Annette, tu te demanderas ce que tu penserais d'un homme qui prétendrait l'aimer lorsqu'il chercherait à l'induire à mal, lorsqu'il lui enseignerait à tromper son père, sa mère et à regarder la vertu comme un préjugé?... Car c'est toujours ainsi, André, que commence la séduction!

André. Ou par des promesses de mariage qu'on ne veut pas tenir. Mais je suis honnête homme, Marguerite!

Marguerite. Annette, c'est comme ta fille!

André. Sois tranquille, te dis-je! Je respecterai *ma* fille, dans la fille d'autrui! »

CHAPITRE XXIX.

La Mort.

> L'homme, destiné dès sa naissance à souffrir et à mourir, doit se tenir constamment prêt à souffrir et à mourir, afin que la souffrance et la mort ne le trouvent pas sans résignation et sans courage !

Un matin, André éprouva la plus vive surprise en apprenant par les journaux que le jour précédent M. Duverger, après avoir réuni ses amis dans une fête brillante, s'était brûlé la cervelle. Une lettre trouvée dans sa chambre contenait quelques explications sur ce tragique événement; Léon donnait pour

motif principal de sa mort, l'ennui de la vie, et il terminait pas cette phrase : *Je préfère le néant de la tombe au néant de l'existence.*

Toute la journée il ne fut question à l'imprimerie que de ce suicide. Chacun le considérait à sa manière; les uns y applaudissaient, les autres le blamaient, mais personne ne témoignait la moindre pitié pour le jeune Duverger, et André apprit ce jour-là sur son compte une foule de détails, qui ne lui faisaient pas honneur. M. Filleul se contenta de dire : « C'était un fou, qu'on ne m'en parle plus! » Et il n'en fut plus question.

André revint au logis l'ame attristée. Il n'avait jamais aimé ni estimé son jeune professeur, mais il ne pouvait s'empêcher de le plaindre et de se dire que M. Duverger avait

dû être bien malheureux pour se trouver réduit à une telle extrémité. A vingt ans, lorsque le cœur est pur, lorsque la conscience est calme ; lorsque, satisfait de son sort, l'homme conserve l'espoir d'un paisible avenir, la mort, et surtout une mort violente, une mort qu'on se donne à soi-même, a quelque chose de douloureux, et, plus encore, de hideux.

— « Ah ! il s'est tué ! » s'écria Jacques. « Bien du plaisir ! Moi, qui ai vu la mort de près, je m'en vante, dans le temps que je suis allé aider à frotter un peu les Prussiens aux frontières, et quand j'ai été si malade que je me croyais fini, je trouve que c'est bien assez de la prendre quand elle vient ! Qu'en dis-tu, Marguerite ?

— « Je dis, » répondit Marguerite, « qu'il faut plus de courage pour vivre que pour

mourir lorsqu'on est malheureux. Eh puis d'ailleurs, est-ce qu'on a le droit de s'ôter la vie que Dieu nous a donnée?

— « Quant à cela, » reprit Jacques, « c'est une vieille chanson dont personne ne peut trouver le dernier couplet, qui donnerait la clef de tous les autres.

— « Oh! » reprit Marguerite, « le dernier couplet est tout trouvé pour ceux qui savent que l'homme a des comptes à rendre! Et il ne sera pas peu de chose ce compte à rendre pour celui qui sera allé se cacher sous la terre afin de ne point remplir ses devoirs ici bas! Car se tuer, Jacques, ce n'est pas autre chose que cela.

André. Ainsi tu penses donc, Marguerite, que les gens qui se tuent sont des lâches? Moi, je ne suis pas de cet avis. Il faut beau-

coup de courage, un grand courage pour se tuer!

Marguerite. Est-ce que tu crois que M. Duverger était un homme de courage?

André. A dire vrai... je ne le crois pas. Mais se tuer, pourtant!...

Marguerite. La mort te fait donc grand peur?

André. Peur? Pour cela non; mais je n'aime pas à y penser, voilà tout.

Jacques. Ni moi non plus. »

Marguerite ne dit plus rien.

Quelques jours après, André alla voir le bon M. Devil qui se faisait bien vieux, mais qui conservait toujours, au milieu de vives souffrances, toute sa liberté d'esprit et une grande sérénité.

André le trouva entouré de liasses de pa-

piers qu'avec le secours de son neveu, il s'occupait à mettre en ordre.

— « Ne puis-je pas vous aider, monsieur? » demanda André.

— « Oui, mon enfant, » répondit le vieux savant; « pendant ce temps, Gustave fera une autre besogne non moins importante. Tiens, Gustave, voici la clef de mon secrétaire; tu y trouveras plusieurs paquets de lettres étiquetés; je t'autorise à les ouvrir, et à ranger ces lettres par ordre de date. »

Gustave sortit, et le jeune ouvrier resta seul avec M. Devil.

— « Monsieur, » dit-il après bien des hésitations, « est-ce que vous allez faire un voyage? »

M. Devil. C'est probable, mon cher André; et un long voyage! Le temps est venu de

songer aux préparatifs du départ. Je ne veux pas que le dépouillement de mes papiers, coûte à mes enfants plus de frais que ma succession ne leur apportera de revenu.

André. Votre succession, monsieur!

M. Devil. Ne devinez-vous donc pas, jeune homme, à quel genre de voyage je me prépare?

André. Comment, monsieur? Est-ce que vous voudriez...

M. Devil. Non, non, je ne veux pas du tout faire comme M. Duverger.

André. Vous avez donc appris, monsieur, comment il a fini?

M. Devil. Oui, mon cher André, et je savais d'avance qu'il finirait ainsi.

André. Vous l'aviez deviné, monsieur! Eh bien! moi... je n'aurais jamais pensé...

M. Devil. Qu'il fût doué d'assez de *courage* pour se détruire? Eh! mon cher enfant, rien n'en demande moins qu'une résolution de ce genre! Il n'est besoin pour cela que d'un accès de fièvre. Que cette fièvre soit produite par un désespoir fondé ou par un désespoir sans motif; qu'elle prenne sa source dans n'importe quelle passion ou dans l'abus de ce qui les exalte toutes, c'est, je vous le répète, un accès de fièvre ou de folie, qui ne se reproduit plus quand une fois on s'est manqué, ou lorsque des circonstances indépendantes de notre volonté ont changé la direction de cette volonté.

André. Mais, monsieur, ces accès de fièvre sont bien communs aujourd'hui!

M. Devil. Si vous vous souvenez de ce qui a fait long-temps le principal sujet de nos en-

tretiens, vous comprendrez qu'ils doivent l'être dans un temps où règnent l'ambition, l'amour de l'or, l'intérêt personnel et l'intérêt national prétendu. Tout cela, vous le savez, donne la fièvre, le délire; et si l'espoir que ce délire fait naître est trompé, comme il doit arriver nécessairement à chaque tour de la roue de fortune, l'espoir devient désespoir; le désespoir alors achève d'égarer la raison déja bien affaiblie, et l'on se tue, faute d'avoir *su* vivre; et la contagion de l'exemple multiplie les victimes de leur propre folie, et le suicide devient de mode; ou ce qui est pis encore, c'est une maladie épidémique dont aucune des classes de la société n'est exempte, parce que dans toutes se retrouve sous divers aspects, mais à peu près au même degré, la passion d'avoir ou la passion d'être quelque chose.

ANDRÉ. Monsieur, il y a des personnes qui prétendent que l'homme n'a pas *le droit* de se détruire : moi, je ne vois pas pourquoi il n'aurait point ce droit-là.

M. DEVIL. Un des grands vices de l'éducation en général, mon cher André, et surtout de l'instruction, vous avez pu vous en apercevoir déja, c'est de préoccuper tellement l'homme de ses *droits*, qu'il en oublie *ses devoirs*. *Le droit*, en beaucoup de choses, est sujet à contestation; *le devoir* ne l'est jamais. Ainsi nous n'examinerons point si l'homme *a le droit* de déposer le fardeau de la vie lorsque ses passions, ou leur résultat, le lui rendent trop lourd, et nous reconnaîtrons seulement que souffrir étant le lot de tout ce qui respire, le *devoir* de l'homme est de souffrir avec courage et de donner l'exemple; mais de

bons exemples, et non de ces exemples funestes qui peuvent entraîner la foule dans la route où il s'est follement engagé, et dont le but, devenu pour lui inévitable, est le suicide.

André. Voilà sans doute ce que Marguerite a voulu dire l'autre jour, et je comprends que c'est vrai, que c'est juste. »

Il y eut un assez long silence. M. Devil, avec beaucoup de calme, continuait le triage de ses papiers. André le regardait de temps en temps. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une espèce de frissonnement en songeant que son vieil ami faisait de sang-froid des préparatifs qui annonçaient en lui la pensée d'une fin prochaine.

Après avoir encore beaucoup hésité, André dit enfin :

— « Monsieur, il y a une chose à laquelle maintenant je ne crois plus du tout.

M. Devil. Quelle est-elle?

André. C'est aux *pressentiments*.

M. Devil. A quel propos me dites-vous cela?

André. A propos de ce que nous faisons aujourd'hui, monsieur. Marguerite aussi avait pris ses mesures pour mourir en paix, et elle n'est point morte. Jacques croyait que c'était fait de lui, et il se porte à merveilles.

M. Devil. Dans beaucoup de cas, mon cher André, les pressentiments ne sont que de la prévoyance, et une prévoyance fondée sur l'expérience autant que sur la raison. Les écouter pour s'abandonner à une vaine tristesse, c'est folie; mais y puiser au contraire le calme d'esprit nécessaire pour faire ce que nous

dicte la raison, c'est sagesse. Ainsi votre sœur, dans la circonstance que vous rappelez, a montré une grande force de caractère. Près de devenir encore mère, elle pouvait prévoir sa fin comme *possible*, mais elle ne *devait* point se laisser effrayer par une pensée qui nécessairement en réveillait chez elle une foule d'autres bien pénibles; et c'est ce qu'elle a fait. Quant à Jacques, il était malade et il n'avait probablement pas la conscience de ce qu'il disait. Vous voyez donc bien que ce qu'on est convenu d'appeler *pressentiment*, n'est pas du tout la *prescience* ou la connaissance *par avance* de ce qui peut nous arriver de fâcheux ou d'heureux. Si l'événement vient justifier ces secrets mouvements de l'âme, il n'en faut rien inférer de sérieux pour ceux qui pourront nous agiter encore, à moins que, comme Mar-

guerite, on ne sache y puiser de la prévoyance.

« Mais à soixante quatorze ans passés, *pressentir* que la mort est proche, c'est montrer tout simplement qu'on connaît à peu près la durée de la vie humaine; et il n'y a là dedans rien d'effrayant ni rien de merveilleux.

André. Monsieur, il faut que je confesse une chose; je n'ai pas peur de la mort, là, ce qui s'appelle *peur*, et je n'y peux songer de sang-froid!

M. Devil. Avez-vous vu mourir?

André. Oui, monsieur, notre pauvre grand'mère; mais j'étais si jeune alors! Pourtant je me souviens que ses yeux tout-à-coup s'animèrent, qu'elle les leva au ciel, se prit à sourire, et tout fut dit.

M. Devil. Et vous ne pouvez songer de sang-froid à cette heure dernière, après avoir vu s'éteindre sans secousse une existence précédemment agitée par tant de souffrances morales et physiques! Cependant Montaigne nous dit : *Ce n'est point la mort, c'est le mourir qui nous fait peur!*

André. Monsieur, *le mourir* ne me fait point peur, mais...

M. Devil. Croyez-vous à l'immortalité de l'ame?

André. Monsieur... j'y crois... et je n'y crois pas tout ensemble.

M. Devil. Quand je serai mort, viendrez-vous visiter ma tombe?

André. Oh! je vous en prie, monsieur...

M. Devil. Répondez-moi.

André. Certainement, monsieur, j'irai...

M. Devil. Dans quel but, mon enfant?... Vous pleurez!

André. Monsieur, je vous en conjure, parlons d'autre chose...

M. Devil. Dans quel but visiter une tombe qui ne renferme que des os blanchis par le temps? Pourquoi ce respect pour les morts? Pourquoi ce frisson involontaire à l'approche du champ du repos? Pourquoi cette marche plus lente et à la fois plus légère, cette voix qui s'abaisse graduellement, comme si l'on craignait de réveiller ceux qui dorment sous le marbre ou la terre? Pourquoi cette pensée vague: *On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend*! Pourquoi encore cet examen rapide de ses sentiments, de ses pensées; ce repentir des fautes passées qui serre le cœur; ce vague effroi d'un avenir *possible*, devant

toutes ces tombes muettes et qui ne montrent que le néant?... Mon cher André, je n'essaierai point de vous *prouver* l'immortalité de l'ame; c'est une des choses qui ne se *prouvent* pas. Quand je ne serai plus, venez rêver auprès de mon tombeau, et vous la *sentirez*. Je l'ai *sentie* près de la tombe de ma fille. Plongé dans la plus amère douleur, j'ai cessé de croire au néant; j'ai compris que la mort ne peut tout détruire, et la mort a cessé de me faire horreur. Long-temps elle n'avait été pour moi qu'un sujet indifférent. Indifférence, effroi, ont disparu devant la tombe de ma fille; j'ai cru à une réunion possible au-delà du tombeau; le sentiment religieux, étouffé par le savoir, s'est réveillé, et j'ai vu que l'homme destiné dès en naissant à souffrir et à mourir, *doit* se tenir constamment prêt à souffrir et à

mourir, afin que la souffrance et la mort ne le trouvent pas sans résignation et sans courage. »

M. Devil se tut, et tendit la main à André dont les joues étaient baignées de larmes.

— « Nous nous reverrons, mon enfant, » dit encore le bon vieillard. « Nous nous reverrons en ce monde... et ailleurs. Bien vivre, c'est apprendre à bien mourir ! Il ne craint pas le compte à rendre de l'emploi qu'il a fait de ses jours, l'homme qui fut constamment soumis à la loi du devoir. Et qu'est-ce que la mort, si ce n'est l'heure solennelle où se jugeant lui-même, il en appelle, avant de paraître devant Dieu, au témoignage de sa conscience ! »

CHAPITRE XXX.

Le mot de l'Enigme.

> L'ame est un foyer qui rayonne dans tous les sens. C'est dans ce foyer que consiste l'existence.

Jusqu'à son dernier jour, M. Devil montra une grande force de caractère, et André puisa dans l'exemple qu'il donnait, le courage de maîtriser sa juste douleur. Dévoué à son bienfaiteur, André passait les nuits auprès de lui, et il supportait avec calme et dignité les odieux soupçons qu'il lisait dans les yeux des gens in-

téressés qui s'agitaient avec éclat autour du vieillard, dans l'espoir que sa main s'ouvrirait pour les combler de présent. Les uns ambitionnaient la possession de sa riche bibliothèque, de ses manuscrits rares, de ses collections précieuses de médailles et d'objet curieux d'histoire naturelle; les autres sollicitaient, comme souvenir, quelques lignes écrites de sa main; sa famille, non moins avide, se partageait d'avance ses dépouilles, et, de partout, André se voyait en butte à des regards malveillants, à des mots piquants, qui faisaient monter sur ses joues une vive rougeur; mais c'était le seul signe qu'il laissât échapper du mécontentement qu'il éprouvait. André était enfin arrivé à ce point de supériorité morale où se place de lui-même l'homme qui a la conscience de faire son devoir. Peu importent

alors les bruits du monde, ses vains soupçons; peu importent ses faux jugements et son injustice; on a pour soi Dieu et sa conscience.

Une nuit, cette nuit fut la dernière, la garde malade, Gustave et un autre parent de M. Devil s'étaient endormis; André seul veillait.

— « André, » dit le bon vieillard, dont la main était pressée dans celles du jeune ouvrier, « je voudrais cependant te laisser quelchose... pour souvenir! »

André appuya fortement sur son cœur la main qu'il tenait.

— « Oui, je crois que mon souvenir vivra dans ton cœur, reprit M. Devil; et cette certitude me pénètre d'une joie profonde. André, sous mon chevet, tu trouveras un livre... Je te le donne!... Ce livre porte les traces du long

usage que j'en ai fait... Chaque jour, au moins une fois, j'y ai cherché ce qui me manquait souvent, de la résignation, de la patience, et jamais en vain. Prends-le, André, je te le donne! »

— « Moi, » disait Jacques, le lendemain du jour où M. Devil avait reçu les derniers honneurs, « je pense qu'il n'aura pas oublié André dans son testament.

— « N'en parle pas à André! » s'écria Marguerite vivement. « Je suis bien certaine que si M. Devil lui a fait un legs, il le refusera!

— « Ah! par exemple! » reprit Jacques; « ce serait une sottise, car enfin si M. Devil a voulu l'avantager...

— « Trouverais-tu juste d'avantager un

étranger aux dépens de tes enfants, et estimerais-tu celui qui accepterait ces avantages que tu lui aurais faits? » demanda Marguerite.

Jacques ne répondit rien.

André ne montra son *trésor* à personne, si ce n'est à Marguerite. C'était une vieille Bible.

Jamais André n'avait lu la Bible. Il commença à la lire. Grace à sa pierre de touche, il comprit comment ce livre, expliqué sous l'inspiration des passions, a pu fournir aux uns des sujets de risée, aux autres des moyens d'oppression et de persécution pour tyranniser et décimer leurs frères. Il comprit encore comment la religion, qui n'a point le sentiment religieux pour base, n'est qu'obscurité, et comment, de cette obscurité, découle nécessairement l'erreur; il comprit enfin que ce qui

sort de l'homme soumis à l'empire de l'orgueil et des sens, non seulement souille l'homme, mais souille encore tout ce qu'il touche, et trouble jusqu'à la source si pure où l'homme vertueux cherche et puise la vérité.

Dix ans plus tard, André allait encore rêver et réfléchir auprès de la tombe de son vieil ami. Les années n'avaient pas inutilement passé sur sa tête: ses idées s'étaient agrandies; il avait étendu ses relations; il ne bornait pas, à sa naissante famille, l'accomplissement de ses devoirs comme homme, car il savait ce que chaque individu doit au monde social, à ses concitoyens, à son pays, et faisant désormais le bien sans presque y songer, ou du moins sans effort, ainsi que le font toujours les ames généreuses, André, à son tour, disait avec conviction : « *Devoir! mot sublime, tu n'of-*

fres rien d'agréable ni de flatteur; tu ne parles que de soumission, et pourtant tu révèles à l'homme sa liberté, sa volonté! »

Arrivé à l'âge où l'homme est homme dans la noble acception du mot, André reconnut enfin que notre *Pierre de touche*, c'est notre ame; que de ce foyer rayonnent les inspirations de la conscience, du sens moral, de la raison, du bon sens; que dans notre ame se trouvent le sentiment religieux, l'amour de nos semblables, le respect de nous-mêmes, la connaissance des lois de la morale universelle, et qu'ainsi, la justice éternelle n'est éternelle injustice que pour l'homme qui néglige de développer les facultés de l'ame!

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

